

L'ARCHE *Editeur*

Lars NORÉN

Le Sourire des mondes souterrains

Traduit par
Gunilla KOCH , Jacqueline ORDAS

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LARS NOREN

"UNDERJORDENS LEEDE"

Sourire des mondes souterrains

Personnages :

HELENA - chorégraphe et danseuse

EDVARD - son mari

ELAINE - la soeur de HELENA

JULIA - la mère de HELENA

JANE - une femme avec qui HELENA a partagé sa chambre
d'hôpital

Traduit du suédois par Gunilla KOCH

SOURIRE DES MONDES SOUTERRAINS

Lars Noren

La scène :

Un vaste atelier dans une grande ville.

Sur le mur, une grande image représentant un visage - d'homme ou de femme - extrêmement paisible, paré de l'aura et de l'intériorité d'une icône.

Essentielle pendant le jeu d'Edvard et d'Hélène au cours duquel son sourire constitua le pôle opposé.

Au centre de la pièce, sur le parquet nouvellement verni, une rose, rouge et élancée, dans une bouteille thermos de style danois.

I

Prologue :

HELENA

(s'adressant au public)

Je dis qu'il est merveilleux d'apercevoir l'être humain tel qu'en lui même, sous l'emprise de son démon, nu et brut... brut, c'est à dire non affiné, non-artificiel... Bien entendu ce n'est pas spécialement rassurant, mais après tout, l'art n'est pas fait pour rassurer. Et c'est ce que je n'ai jamais bien compris. Qu'on cherche à nous convaincre que nous pouvons être nous mêmes... sans le démon, ou encore qu'on puisse trouver tout l'appui désiré si on essaie d'oublier le passé. Mais lorsque on y est parvenu, qu'on a enfin trouvé sa propre identité, l'espace nécessaire manque. Il y a le soutien d'autrui mais plus de place.

J'ai fait tant de découvertes que je voudrais approfondir. Il y avait à l'asile psychiatrique des gens dont la mort même vous faisait presque grandir. Vous ne trouvez pas que c'est horrible de voler ainsi, à des gens qui ne savent pas qu'ils donnent ? Des cadavres vivants qui vous font des cadeaux.

Edvard. Ma mère Julia. Ma petite soeur Elaine.

(Ils entrent
HELENA danse)

Tout ce dont je me souviens c'est ... Jane ... Non ce n'est pas tout ... Non, nous avons marché jusqu'à la clinique d'accouchement, nous avons fait tout le chemin à pied, je n'avais pas mal et n'étais - pas du tout nerveuse. Il ont téléphoné au médecin qui devait m'accoucher et il est venu de sa maison de campagne. Il a souri en disant que le moment était venu. Et je me suis déshabillée et étendue, on m'a servi un verre de champagne et il a dit que ça se passerait très facilement et qu'après, tout irait bien, on serait près de moi tout le temps, mais, grand dieu - pas de naissance qui évite le sang et ça ne prendra que quelques heures et après -... personne n'est là avec vous ... qu'est-ce que je vais faire ? Ca n'a pas d'importance ... il n'y a personne ... personne ... Je ne me souviens pas. Si, une espèce de filet ou de barrière et des gens qui grimpent, qui montent et qui descendent comme des babouins ... des femmes ? Si, je me souviens. Helena. Helena ?

JULIA

Restez donc là, vous. Elaine et moi nous nous occupons de la vaisselle.

(JULIA, ELAINE sortent)

HELENA

Nous prenons le café ici ?

EDVARD

(Met le disque de l'ouverture de
de Don Giovanni)

Oui, je comprends.

HELENA

Etre à nouveau à la maison ... Je suis terriblement nerveuse et calme. Il n'y a rien eu d'important que j'aie manqué ici à la maison ?

EDVARD

Absolument rien. Moi. Bien sûr, remarque, on peut aller au théâtre voir Oedipe, si tu en as vraiment envie. Julia et Elaine l'ont vu mardi. Julia n'a rien entendu. Le circuit pour sourds au rang devant elle couvrait les voix des gens sur la scène.

HELENA

C'est pourtant plus facile de manger si on a un couteau et une fourchette. Qu'est-ce que tu regardes ?

EDVARD

(Simplement)

Toi simplement. Ça semble bon. Mais avec de l'inquiétude. C'est à la mode, cette inquiétude.

HELENA

Pourquoi n'y es-tu pas allé ?

EDVARD

(Simplement)

Mais il fallait que quelqu'un reste avec la petite...

HELENA

Tu es sûr que vous n'avez pas changé les meubles de places ?

EDVARD

(Regarde autour de lui)

Tout à fait certain. Je ne le crois pas. Si, quelques prises électriques de sécurité pour les enfants.

HELENA

Ca a l'air différent.

EDVARD

Qu'est-ce qui a l'air différent ?

HELENA

Tout.

EDVARD

Moi aussi ?

HELENA

(Hume sa main.)

Je humais ma main. J'ai pris un peu de ton parfum. Extraordinaire, l'effet que ça fait. Ma voix est descendue d'une octave et je me suis sentie toute engourdie. Incroyable la différence, simplement avec un peu de suggestion. Ils savent ce qu'ils font.

EDVARD

Je n'évolue plus. Je suis toujours un méchant petit bonhomme qui ne devient pas adulte. Mais sais-tu ce que je voudrais être ? Tu ne veux vraiment pas aller voir le complexe d'Oedipe demain soir ?

HELENA

Je le vois tous les jours.

EDVARD

Avec des femmes ?

Quelle heure est-il ?

(pleurs d'enfant)

HELENA

Bientôt six heures et demie. Il n'y avait pas que des femmes.

EDVARD

Qu'est-ce qu'il y avait d'autre ? Il n'est pas plus tard que ça ?

HELENA

C'est ton impression ?

EDVARD

Je n'ai pas d'impression.

HELENA

Alors ?

EDVARD

Alors, elle va dormir encore une heure.

JULIA

(En coulisse)

Allez, allez ...

HELENA

(Allume le lampadaire sur pied puis l'éteint.)

On se croirait encore à l'asile. Elle semble vraiment de bonne humeur ... elle n'a plus à s'occuper d'elle pendant quelque temps.

EDVARD

Comme tu es méchante ... Elles veulent que nous restions seuls tous les deux un instant ... Tu ne le veux pas ?

HELENA

C'est joli ici.

EDVARD

Oui. Comment te sens-tu ?

HELENA

Bien. Je jouis ... Et toi ?

EDVARD

Je ne peux plus écrire, plus un seul mot.

HELENA

Non ?

EDVARD

Tout est si laborieux à présent. Tout. Rien n'est plus à la hauteur

HELENA

Moi non plus ?

EDVARD

C'est toi qui es la mesure de tout ... Je suis tout de même allé à la maison d'édition l'autre jour, oui, je suis descendu jusqu'aux entrailles, jusqu'aux archives dans la cave pour chercher un livre égaré que j'avais écrit ... et c'est la mort, vois-tu, quand il ne te reste plus d'autre issue que de chercher dans tes premiers livres pour retrouver cette inspiration et cette impatience qui te poussaient et il y avait quelqu'un qui marchait là, en bas, dans le crématoire, et qui marmonnait tout seul: c'était notre poète national qui marchait, parmi les rayons des livres parus l'année où il a débuté ... sais-tu ce qu'il marmonnait ?

(Il rote légèrement ou fait semblant de roter.)

Celui-là il n'a rien donné ... pas celui-là ... et celui-là non plus ... et celui-ci a perdu ses dents à Rome ... Ça faisait une impression morbide, un peu comme si les flammes du crématoire avaient réussi à s'insinuer jusque là ... Approche-toi un peu ... ma merveille

HELENA

(Va s'installer à côté de lui dans le canapé, les jambes largement écartées.)

Je suis une merveille ?

EDVARD

Bien sûr. Il fut un temps où j'avais peur de ne pas avoir le courage d'écrire, si ce n'était pas bon. L'important, c'est de continuer, pas d'écrire bien.

HELENA

Elle tousse beaucoup.

EDVARD

Qui ? Non, c'était juste un petit accès.

HELENA

Je disais que Julia a l'air d'être d'assez bonne humeur. Pourquoi ?

EDVARD

J'ai cru que tu parlais de la petite. Elle n'a pas de nom.

HELENA

Pourquoi est-elle de bonne humeur ?

EDVARD

Mais tu viens de répondre toi même : elle s'occupe de quelqu'un d'autre.

HELENA

Toi ?

EDVARD

La petite... Elle a été merveilleuse, elle l'a prise la nuit pour me laisser dormir. Elle a dit que c'est exactement comme si c'était toi. Cette nuit elle était tellement fatiguée qu'elle l'a fait tomber deux fois par terre.

HELENA

C'est plutôt malsain.

EDVARD

Moins malsain que de démolir des adultes. Tu as encore mal à présent ?

HELENA

Non, ça ne fait presque jamais mal. Sauf quand j'ai envie de faire l'amour

EDVARD

L'amour ?

HELENA

Oui, les points de suture.

HELENA

Ce ne sera pas pour tout de suite ... Tu as acheté des chaussures neuves. Elles ont l'air chères.

EDVARD

Très chères. En effet, je ne fais que consommer, toujours consommer. Je n'ai rien d'autre à faire lorsque tu es absente puisque je n'ai pas à me séparer de toi.

(Enlève une chaussure et la lui donne.)

Touche-la, sens ... elle ne sentira jamais la transpiration.

HELENA

Tu trouves que tu le mérites ?

EDVARD

Pardon ? ... Tiens

HELENA

Que disais-tu ?

EDVARD

Je disais "Tiens" de vieilles expériences "Tiens, tiens", se révèlent parfois toutes neuves ... Non, je trouve que j'aurais peut-être mérité autre chose.

HELENA

Ah bon, quoi donc ?

HELENA

(Souriant)

Quelqu'un de chaleureux et d'adorable avec toi ? Quelqu'un qui serait seulement chaleureux et gentil avec toi ? Quelqu'un qui t'aime ?

EDVARD

(Mi-sérieux)

Tu me crois superficiel ? Pas du tout, je pensais à toi, je pense que je te mérite même seule et psychotique, puisque, ... puisque je ne pense qu'à ça ... quand tu te trouves, je ne sais plus où.

HELENA

A l'asile psychiatrique.

EDVARD

Oui, ça aussi ...

(Sans la regarder)

Pourquoi n'ai-je pas pu venir te voir ?

HELENA

(Le regarde avec un intérêt accru)

Ca t'aurait fait plaisir ?

EDVARD

Tu ne voulais pas. J'aurais pu comprendre mieux la situation.

JULIA

(En coulisse)

Fais attention, Elaine. La bouillie déborde vite. D'ailleurs elle dort encore ... On la réveille ? Et si on laissait Helena ? ... Elle sera étonnée ? ... Ce sera probablement la première chose qu'elle dira : où est maman ?

HELENA

Elle sont marron, non ?

EDVARD

Plutôt couleur naturelle ...

HELENA

Je trouve que c'est de la merde, c'est la couleur de la merde.

EDYARD

Bon, je les étouffe dans l'oeuf et je les range sous le canapé

HELENA

Mais ne sois pas gêné ... Il te faut des chaussures qui t'aillent ... Où disais-tu que nous allions prendre le café ?

EDYARD

Je pense que nous pourrions le boire sur l'autoroute.

HELENA

Tu es amer.

EDYARD

Moi ?

HELENA

Tu es amer.

EDYARD

Mais pourquoi serais-je amer ?

HELENA

Tu n'entends pas comme tu es amer ?

JULIA

Il arrive tout de suite.

(Passant la tête)

EDYARD

(Lui faisant un geste désespéré de la main.)

Ça fait. Parfait. Nous vous attendons ...

scène 3

JULIA

Vous avez raison, on arrive, le café est presque prêt. Nous avons fait aussi les baguettes.

EDVARD

Que voulez-vous boire ?

JULIA

On prend quelque chose avec le café ? L'avons-nous mérité ?

EDVARD

Toi, tu l'as mérité.

JULIA

Comment ...

(S'adressant à Helena)

Nous sommes allés voir une pièce très grecque l'autre jour ... c'était tellement sombre ... Vraiment je préfère Tchekhov ! "La chauve souris" ...

EDVARD

Pardon ? "La mouette ?

(Sortie de Julia)

HELENA

Tu l'entends, non ?
C'est délicat.

EDVARD

Moi aussi je suis délicat.

HELENA

Non, j'ai dit - "c'est"

EDVARD

Comment ?

HELENA

C'est - c'est délicat.

EDVARD

Quoi donc ?

HELENA

(Comme si elle pensait à autre chose.)

Je t'aime ... tu le sais, non.

EDVARD

Qu'est ce que tu disais ?

(Pause)

HELENA

Je t'aime.

(Pause)

EDVARD

Tu me fais bander quand tu dis ça.

HELENA

Simplement quand je te dis je t'aime ?

EDVARD

Oui ... oui ... oui ... mais comment ?

HELENA

Comment ?

EDVARD

Oui, c'est ça ... Comment ? - Raconte comment tu m'aimes.

HELENA

Non, ce n'est pas possible - raconter combien je t'aime, ce serait comme vouloir lire la Bible entre Bastille et République.

EDVARD

Hm.

HELENA

Comment ?

EDVARD

Hm.

(Pause)

Mais je ne t'ai pas demandé de raconter combien tu m'aimes, mais comment ... comment ?

HELENA

De la seule manière dont il est possible de t'aimer. Il y aura sans doute quelques jours difficiles comme s'il s'agissait d'essayer de se connaître à nouveau, bien que ce soit en fait le contraire.

EDVARD

(Tout d'un coup agité après avoir été calme)

Ne recommence pas la même histoire merdique ! Essayer d'apprendre à se connaître à nouveau ! Comment veux-tu que j'y arrive ? Que veux-tu dire ? Je n'ai fait aucune impression sur toi ? Je ne t'ai pas marquée ... ? Tous les coûts, toutes les longues cogitations, pas la moindre trace ? Mais bon dieu, il faut que je te tue ou que je porte un nez de clown pour que tu te souviennes de moi ? ... Nous avons pourtant été mariés pendant neuf ans et à présent nous avons un enfant ensemble ! ... Oh là, le jour baisse !

(Allume la lampe)

Tu mens ! Tu ne dis jamais la vérité ! Ce que tu appelles la vérité, c'est un moyen de faire du mal aux autres. Je ne veux pas élever la voix contre toi.

HELENA

Alors, pourquoi le fais-tu ?

JULIA

Tu appelais ?

HELENA

(A JULIA)

Tu t'appelles "pourquoi" maintenant ?

EDVARD

Non, ce n'était rien.

HELENA

Oui, c'est peut-être ton nom.

JULIA

Elaine veut laver par terre aussi, mais nous serons bientôt là.

(Sort)

EDVARD

Es-tu consciente que chaque fois que ta mère doit venir, tu ne cesses de marmonner de manière monotone - "conasse, sale conasse" ?

HELENA

Est-ce vrai ? Pourquoi donc ?

EDVARD

Que je sois là ou pas c'est pareil hein ? Non ?

HELENA

(Après une grande pause et comme si déjà elle était fatiguée).

Je t'aime - je t'aime, toi - tu n'as pas à t'inquiéter.

EDVARD

Qu'est-ce que cela signifie ?

HELENA

La prochaine fois que tu te mettras à me haïr, je te demanderais simplement - mais mon amour, tu ne me connais pas ?

EDVARD

C'est bien ... Hm ... C'est très bien. C'est juste. Je comprends. C'est amer, mais c'est bien, Hélène.

HELENA

(Neutre)

Tu me crois ?

EDVARD

(D'une certaine manière avec la même intonation).

Le plus important, c'est que tu le croies ?

HELENA

C'est assez important que tu croies en moi, en l'image que tu as de moi.

EDVARD

Oui, certainement. D'une manière générale.

HELENA

Qu'est-ce que tu essaies de dire ? Avec ta barbe d'une semaine et des chausseurs de chez Gucci ?

(Elle rend la chaussure qu'elle lui avait précédemment prise et qu'elle a tenue dans la main depuis, sans y faire attention).

EDVARD

J'ai eu un enfant. Une grosse merveilleuse qui s'est frayé un chemin entre tes cuisses et qui a regardé autour d'elle avec des yeux très graves comme si elle savait déjà tout ce qui allait venir et se sentait assez riche pour le changer. Julia a acheté ce livre de Pénélope Leasch "Petits enfants". Les petits enfants sont des paquets qui sont envoyés chez vous et que l'on doit, je suppose, débiller avec amour et délicatesse. Notre paquet n'est .. n'est

(Soudainement au bord des larmes)

... n'est - pas mal, non pas mal du tout ... il est très beau, très doux ... peut-être ce que j'ai jamais reçu de plus beau ...

(En pleurant presque)

de qui que ce soit ...

(Pleure)

Et tu devrais comprendre ... que nous devons ...

(Pleure)

que nous devons nous en occuper ... le protéger ... oui ... ma chérie, le protéger ... de ce quelque chose qui arrive, je ne peux plus faire face ...

(Sanglot)

plus faire face seul ... Oui, tu sais ... tu sais très bien ... Je souhaiterais que nous y arrivions ... Je le souhaite de tout coeur ... tu comprends. Il n'y a rien de plus important ... Tu comprends ? ... Hélène - c'est plus important que nous pour le moment ... Que tu sois ici ...

HELENA

Vous avez acheté des rideaux neufs ?

EDVARD

Que disais-tu ? ... Non, ma chérie ... Je n'ai rien acheté, rien du tout. Je ne veux rien d'autre que toi ...

HELENA

(Ils pleurent tous les deux, ouvertement, sans se cacher, comme une purification).

Mais, mon chéri, mon petit bonhomme.

EDVARD

(Pleure et renifle).

Rien de nouveau ... Toi seulement ... Q'est-ce qui se passe ? ... Hêlêna ... Hêlêna ? Qu'est-ce que c'est ? Mon dieu ... mets tes bras autour de moi ... Ne veux-tu pas mettre tes bras autour de moi ?

HELENA

Je veux que tu mettes tes bras autour de moi.

EDVARD

Comment ? ... Tu veux que je mette mes bras autour de toi ? ... Bien sûr, je le fais. Je suis tellement ... je ne sais pas. Je ne fais que pleurer. Les larmes coulent. Tu pleures aussi. Tu vois ?

(Ils ne se touchent pas. Ils sont assis très près, et pourtant loin de l'autre, comme des jouets d'enfants et chacun pleure pour lui-même).

J'ai l'impression que nous sommes des jouets d'un enfant malheureux, des jouets oubliés sur le tas de sable ... tu sais, ces jouets qui restent là, loin les uns des autres ... parce que c'est comme ça dans la maison ... chez eux, à l'intérieur.

HELENA

C'est comme si j'avais envie de rentrer à la maison.

EDVARD

Mais tu es à la maison.

(Au bout d'un instant)

Pourquoi pleures-tu ?

HELENA

Pourquoi je pleure ?

EDVARD

Oui, pourquoi pleures-tu ?

HELENA

Pourquoi je pleure ?

EDVARD

Oui ?

HELENA

Je ne pleure pas. Tu as l'habitude de dire, que j'ai l'art de faire jaillir des larmes en me masturbant ... En effet, peut-être ... Je ne sais pas pourquoi je pleure. D'ailleurs tu pleures aussi.

EDVARD

Je sais pourquoi je suis triste.

(Tout bas).

Peux-tu boire ... avec ce que tu prends, comment ça s'appelle ?

HELENA

N'importe quoi.

EDVARD

Mais comment ça s'appelle ? C'est bon pour quoi ?

HELENA

Du Valium ? Ce n'est pas bon pour mais contre quelque chose. Silence, elles arrivent.

(Voyant Julia dans le couloir).

Sans le café.

(Edvard met son veston sous le regard de Julia).

HELENA

Ne nous laissons pas posséder par elle. Sinon tu es perdu. Je vais te dire une chose que tu ne comprends pas. Il vaudrait mieux que tu te rendes compte qu'elle veut me tuer.

EDVARD

Je sais.

(A Julia)

Nous attendons le café ?

JULIA

(Joyeusement)

IL faudra nous attendre. Je n'ai pu m'empêcher d'aller la regarder encore . Elle est si mignonne quand elle dort. Je me suis inquiétée. Comme vous avez l'air merveilleusement contents !

EDVARD

Où. Où - est Elaine ?

JULIA

(S'adressant à Hélène).

Elle te ressemble tellement. Une petite fille calme. Elle sera sans doute comme toi - sage et intelligente, sachant se débrouiller toute seule. Une petite fille qui était toujours au premier rang, bien que tu n'aies jamais bousculé personne. Ne veux-tu pas aller la regarder ? A présent elle dort profondément. Elle est comme un petit tas de pétales de fleurs sur l'oreiller, avec des pattes toutes chaudes.

(Etonnée par sa métaphore).

Tu devrais y aller à pas feutrés, la regarder, simplement la toucher, tout doucement, juste une caresse ? ... Vas-y à présent.

HELENA

Je vais boire mon café d'abord.

JULIA

Mais tu peux faire les deux. Non ? Tu n'as qu'à y aller tout doucement la regarder, Paolo est fou d'elle. Il dit qu'il veut des enfants à présent. A ta place je ne pourrais pas la quitter, maintenant qu'on peut encore s'y consacrer entièrement ... J'ai entrebaillé un peu la fenêtre, pour que vous y pensiez cette nuit ...

D'ailleurs où est Paolo ? C'est le deuxième samedi de suite qu'il nous laisse tomber ... Je ne sais pas ce qu'il invente comme excuse ?

HELENA

Paolo ?

JULIA

Il ne faut pas laisser traîner ton pull comme ça.

EDVARD

Je crois que vais aller fermer sa fenêtre - d'ailleurs, comment allons nous l'appeler ... C'est difficile, ça a tant d'importance.

JULIA

Non, ce n'est pas la peine. J'ai trouvé un trop beau nom aujourd'hui.

(Edvard sort).

Léna. Pourquoi Edvard est-il tout d'un coup si nerveux ? Tu ne le sais pas ? Te voilà en tout cas à la maison maintenant, non ?

(Reste immobile, puis avec précaution).

Tu ne peux pas savoir combien j'ai été inquiète ... J'ai cru que tu allais disparaître, pour toujours ... j'ai pu venir te voir, tu étais dans une grande salle, seule, tu t'en souviens, parmi un tas de femmes étranges, mon enfant ... Non, tu ne m'as pas reconnue ... mais tu étais joyeuse tout le temps, comme lorsque tu étais petite fille ... Oh oui, mon dieu, comme j'ai peu dormi ... C'est une chance que j'aie eu ton petit bébé pour m'occuper, ... mais c'est bien moi, ça - je fais toujours quelque chose pour quelqu'un, en réalité je n'ai pas de problèmes ... Ensuite ton médecin a dit qu'il valait mieux, pour toi et pour nous, que nous ne venions plus, tant que tu n'avais pas récupéré des forces. On te l'a dit ?

Hélène, qui s'est levée, comme mue contre sa volonté, s'avance vers Julia, se tient devant elle - ses doigts, aux ongles rongés et sans vernis accrochent doucement le collier - puis elle met ses bras autour d'elle).

HELENA

Merci, maman.

JULIA

Mais de quoi donc ?

HELENA

Tu as été tellement merveilleuse, tellement utile. Je ne sais comment te remercier. Nous n'aurions pas pu nous débrouiller sans toi. Tu aurais pu nous mener toute seule jusqu'à l'île de Möja, au bout de l'archipel, avec ou sans bateau.

JULIA

Mais pourquoi dis-tu ça ? Nous n'avons jamais habité à Möja ? C'est à Ornö que nous vivions.

HELENA

Peut-être pourrions-nous payer ton voyage à Vienne pour que tu puisses y aller cet automne. Nous le ferions volontiers.

JULIA

(Se libère des bras d'Hélène).

Non, non ... Tu sais comment me remercier.

HELENA

Comment ?

JULIA

En te dépêchant de guérir ...

(L'enlace).

Ma petite chérie ... Comme tu as chaud. Petite Hélène. Ma petite fille.

HELENA

Oui, c'est vrai.

JULIA

Oh, ma petite fille ... Je suis si contente que tu sois à la maison !

HELENA

Oui, oui.

(Se libère des bras de Julia).

JULIA

On va y aller tout doucement. Il faudra ne penser qu'à ça.

(Ne veut pas la lâcher).

Edvard ne va pas bien non plus.

HELENA

(Restant au même endroit).

Non, je le comprends.

JULIA

J'allais oublier - J'ai un cadeau pour toi.

HELENA

Merci.

JULIA

(Va chercher son sac à main, fouille, revient, donne un petit paquet à Héléna).

Edvard s'occupe si bien d'elle. Ils sont si proches quand il la prend dans ses bras.

(Mime Edvard assis sur le lit avec l'enfant dans ses bras en train de lui donner à manger. Sourit).

Elle est reveillée. Heureusement qu'il y a du lait en poudre !

HELENA

Qu'est-ce que c'est ? Une boîte ...

JULIA

Evidemment, on ne sait pas quoi dire, on fait comme avec des oeufs, dans la crainte de casser quelque chose. Mais, bien entendu ce n'est qu'une impression. En or, avec ton nom. C'est seulement une boîte à pilule, avec une petite sonnerie qui tinte lorsque tu dois prendre ta pilule. Très astucieux. Ensuite tu pourras y mettre tes pilules contraceptives, si tu as l'intention d'en reprendre. Il faut la remonter tous les deux jours. Tu t'en souviendras ?

HELENA

C'est un signal d'alarme ?

JULIA

Pas du tout, elle est très discrète - tu peux la laisser dans ton sac à main.

HELENA

Oui.

JULIA

Ecoute - va voir pour lui donner un petit baiser, tu verras comme elle est extraordinaire - va la prendre dans tes bras maintenant qu'elle doit faire son rot.

(Avec plus d'insistance).

Si, fais-le ... Je sais que tu y arriveras. Ce n'est pas dangereux ... les vrais sentiments viennent d'eux-mêmes lorsqu'on en éprouve le besoin.

(Voyant l'expression d'Hélène).

Mais, ma pauvre amie, il faudra bien que tu le fasses un jour.

HELENA

Je le ferai.

JULIA

Oui, fais-le - ne te laisse pas décourager par un petit manque d'habitude.

HELENA

Maman, je vais le faire.

(Pause).

Maman, maman ... maman ?

JULIA

Ce n'est rien. Elles sont fortes, tes pilules ? Non - maintenant je veux du café, sinon ce sera trop tard ... Elaine - où es-tu ? Tu arrives ? Tu seras gentille d'apporter mes cigarettes. Sur le haut-parleur au-dessus de l'évier. Regarde mes mains. Comme ça a été agréable de faire la vaisselle avec une si belle musique au-dessus de la tête, de la musique classique du matin au soir. Crois-tu que je pourrais acheter quelques petites boîtes comme ça moins cher par Paolo ? Elles iraient parfaitement chez moi, dans la pièce de séjour, bien sûr ... puisque je n'ai qu'un deux pièces ... Tu crois que je peux lui demander ?

HELENA

Je trouve que tu devrais le faire.

(Se répète).

Je trouve que tu devrais le faire

(S'éloigne en cherchant quelque chose).

JULIA

Je deviens si anxieuse quand je pars de chez moi et que je ne peux plus me souvenir de tout ... Si je pars à nouveau, ce sera pour aller à l'hôpital pendant quelques jours et mourir ... Qu'est-ce que tu cherches, Hélène ? Viens t'asseoir près de moi.

(Hélène ne répond pas, soulève les photos qui sont rangées en ordre chronologique).

Non, n'y touche pas ... je viens de ...

HELENA

Pardon. Je m'excuse.

JULIA

Non, c'est moi qui suis nerveuse. J'ai passé plusieurs heures à les ranger à peu près par ordre de grandeur ... Viens t'asseoir, je te dis.

HELENA

(Va s'asseoir. Se rétracte).

Oui, qu'est-ce que tu voulais ?

JULIA

Ce que je voulais, ma chérie ? Simplement te parler. Tu n'as pas pris quelques kilos ? Ca te va bien - très bien. Tous ces muscles, c'était macabre - tu ressemblais presque à papa.

HELENA

Je les perdrai vite aux exercices.

(Edvard entre avec l'enfant. Il traverse la pièce).

JULIA

Mais pourquoi ? Je ne t'ai jamais vue en si mauvaise forme. Ma chérie. Peux-tu en parler ? As-tu envie d'en parler un peu ?

HELENA

Je ne me souviens pas.

JULIA

Tu ne te souviens pas ? Pourquoi ne te souviens-tu pas ? Tu as voulu attenter à ta propre vie. Paolo ne t'a pas dit ? Et pas seulement à la tienne !

HELENA

Ah bon. Comment ça ?

JULIA

Mais tu le sais bien, mon amie ... Je ne peux pas te soumettre à un interrogatoire. Nous allons seulement prendre soin de toi.

HELENA

Qu'a fait Paolo ?

JULIA

Il t'a trouvée, ma chérie. Je suis venue le soir même où il a appelé.

HELENA

Qu'a-t-il fait encore ?

JULIA

Rien ... Tu étais en effet si extraordinairement heureuse, enfin libre, en train de t'occuper de ce qui te plaisait ... oui, j'ai vraiment cru que tu étais heureuse, mais c'était seulement tes vieilles routines. Tu en as parlé avec quelqu'un ?

HELENA

Avec qui ?

JULIA

A tes médecins, bien entendu !

HELENA

Mais ma pauvre maman, il y a deux médecins pour quatre cents malades - quoique, bien entendu, mon cas soit intéressant.

JULIA

Oui ... Mais qu'est-ce que tu veux ?

HELENA

De l'amour et de la tendresse.

(Grave)

JULIA

De l'amour et de la tendresse ?

HELENA

(Dans un souffle)

Non, je n'ai pas dit ça ...

JULIA

(Comprenant mal)

Est-ce que tu ne devrais pas ?

HELENA

Ca ne semble plus urgent maintenant.

JULIA

Ca, c'est bien terminé.

(Silence)

HELENA

N'est-ce pas ?

(A ce moment, Hélène se lève et arpente la pièce, avec une certaine intensité, comme si elle se préparait à une entrée en scène. Julia l'observe, en faisant différentes tentatives pour dire quelque chose, mais se retient).

JULIA

(Comme lorsqu'on ne sait pas quoi dire).

Es-tu de bonne humeur ?

HELENA

Non, mais j'essaie.

JULIA

Tu étais si belle, là, sur la scène. Incroyablement belle. Retenue. Je n'arriverais jamais à me rendre compte que j'étais ta maman, que tu étais mon enfant ... ma fille ... J'étais toujours si troublée quand je quittais une représentation ... et que je ne pouvais pas t'atteindre ... je croyais que tu essayais de me dire quelque chose ... C'était comme si tu ... comme si la danse était ton espace ... et que personne n'avait le droit d'y entrer ... On ne pouvait pas voir combien tu étais timide, ta peur effroyable ... C'était un espace clos, Hélène. Voilà, ça va mieux maintenant. Pourquoi n'ai-je pas pu te rendre visite, entrer, simplement te regarder - ça me faisait si mal !

HELENA

(Au bout d'un silence
interrogatif).

Non, je ne voulais pas que tu me voies dans cet état.

JULIA

Troublée ? Ou quoi ?

HELENA

Non, non, non.

JULIA

Ça me paraît étrange. - Pourquoi dis-tu non ? Mais tout est assez étrange ici, je trouve.

(Après une brève pause).

Pourquoi ne viens-tu pas vers moi ? Je vis encore.

HELENA

Est-ce vrai, ma chérie ?

JULIA

Rien te t'oblige à être cruelle.

HELENA

(Joyeusement)

Tout m'oblige à être cruelle.

JULIA

Oui, oui, c'est ta vie.

HELENA

Je me souviens quand j'avais douze ans -

JULIA

(Complètement à côté)

Quoi donc ? Ma chérie, quoi donc ?

HELENA

Papa m'a dit que si jamais j'avais des problèmes sexuels, il fallait que je vienne le voir.

JULIA

Voir Ernst ?

HELENA

Que je vienne les lui raconter ... Que voulait-il dire par là ?

JULIA

Je ne sais pas, moi ... Comment veux-tu que je le sache ? ... Tu sais bien comment était papa ? - Il changeait d'avis tout le temps.

HELENA

N'était-ce pas un peu osé de dire ça à une fille si jeune ... qui était peut-être peu sûre d'elle et sensible ... Tu ne penses pas ? ... Maman ?

JULIA

Osé ... Comment ça ? Sans doute voulait-il tout simplement dire qu'il désirait t'aider.

HELENA

Bien sûr, je le comprends aussi ... mais avec quoi ?

JULIA

Mais ... De quoi parles-tu maintenant ? T'aider à voir un peu plus clair. Ça n'avait rien d'étrange ... Il l'a dit ?

HELENA

Il y a tant de choses dont brusquement je ne me souviens plus, vraiment ... Brusquement j'ai une phrase en tête ...

(Pause)

HELENA (suite)

Qu'on puisse se souvenir intensément de ce qui n'est pas arrivé ...

(En se parlant à elle même)

Oui, bien entendu, c'est parfaitement possible ... Des fantasmes qu'on a eus ... C'est tout aussi réel.

JULIA

^{ne} Je me souviens que de ce qui est réellement arrivé. Heureusement.

HELENA

Est-ce que vous m'attachiez vraiment à une chaise près de la table de la salle à manger ? Pour me laisser seule, heure après heure, dans cette grande pièce, parce que je ne voulais pas finir ce que j'avais dans l'assiette ... Parce que je n'aimais pas ça, je n'aimais pas ça parce que je ne voyais pas ce que c'était, si c'était du poulet en sauce ou des puddings. De la peau, de la peau ...

JULIA

Quelle table ? A Copenhague ?

HELENA

Oui, toi et papa ?

JULIA

Que faisons-nous ?

HELENA

Est-ce vrai ?

(Hélène et Julia en même temps
comme un chant alterné).

Alors c'était si vrai que je l'ai inventé.

JULIA

Je me souviens bien - la longue table de salle à manger dans le salon, mais c'était à Ostermalm.

HELENA

Au milieu de la pièce et tellement longue qu'on ne pouvait jamais rien attraper, et toujours, j'y mangeais seule, la dernière, et je me dépêchais d'avaler pour n'avoir plus à y rester, tellement c'était effroyable.

JULIA

Je ne comprends pas ce dont tu -

HELENA

Si c'est vrai .. Il n'y avait personne pour m'accueillir. Personne. Je ne peux même pas mentionner cet enfant. Cet enfant ...

JULIA

tu parles, il n'y a pas d'excuses, ni même le fait ...

HELENA

Cet enfant ne doit pas exister, et n'existera jamais.

JULIA

Que tu sois malade, hein ? ... hein ?

HELENA

Alors brusquement vous m'attachiez pour me laisser là, pendant que - vous vous occupiez l'un de l'autre ...

JULIA

Que dis-tu là ? Il n'était jamais à la maison ! As-tu le moindre souvenir ...

HELENA

... et j'ai dû être laissée à moi même assez tôt - trouver à m'occuper ... quoi-que ce soit beau qu'au lieu de vous disputer et de vous battre, vous essayiez de vous aimer. Maman, ne le prends pas ...

JULIA

Que dis-tu là ? Non, c'était rare. C'ETAIT RARE QUE NOUS LE FASSIONS ! Est-ce par sarcasme ?

HELENA

Comme une accusation ... ou ce que vous pouviez bien faire ... pendant que j'avais des hallucinations.

JULIA

Qu'avais-tu ? Quoi, quoi ?

(Plus calme)

HELENA

Des hallucinations. Je me tenais à vos pieds, ceux de papa et les tiens, au pied du bureau.

JULIA

A nos pieds ? Où étions-nous ? Où étions-nous, debout ? Au plafond ?

HELENA

Vous étiez couchés. J'étais debout.

JULIA

Comment le sais-tu ?

HELENA

(Sobrement)

Que disais-tu ? ... Pardon - je n'ai pas entendu.

JULIA

Rien, ma chérie.

HELENA

Que disais-tu ?

(En élevant la voix)

QUE DISAIS-TU ? DIS CE QUE TU DISAIS SINON JE TE TUE.

JULIA

Mais ma petite chérie ... c'était simplement une de ces observations stupides - oui, comment pouvais-tu le savoir si tu avais des hallucinations.

HELENA

(Avec haine)

Je le sentais, que vous me faisiez l'amour en pleine figure.

JULIA

Que dis-tu ?

HELENA

Que je me tenais à vos pieds et me tordais les mains en hallucinant, pendant que vous restiez là assis comme des pantins ...

JULIA

Mais n'était-ce pas bien que de temps en temps nous nous embrassions ?

(S'adressant à Edvard qui entre).

Elle dit qu'elle a l'intention de reprendre ses exercices.

HELENA

D'ailleurs c'est la première fois depuis mes six ans que je ne me suis pas levée à six heures du matin pour m'entraîner sept heures par jour, tous les jours, y compris en voyage, et pour autant que je m'en souviens, c'est toi qui m'y envoyais.

JULIA

Bon - mais ça t'a quand-même donné un peu de joie. Il est grand temps que tu te reposes.

HELENA

Non, je me suis reposée. Je n'ai fait que dormir ... Combien de temps peut-on dormir ?

EDVARD

Trois mois. Maintenant elle dort ... non Lena, vraiment, je ne sais pas si j'aime...

JULIA

Que fait Elaine ?

HELENA

Je dois - reconquérir mon corps ... J'ai vraiment le sentiment, vous voudrez bien m'excuser, d'être dépossédée de mon corps. Et il est mon instrument.

(Elaine entre avec le plateau)

C'est un sentiment horrible que d'être expulsé de son propre corps ... Je ne peux pas repousser plus longtemps ma rencontre avec moi-même. Car, c'est là, en effet, le seul endroit où nous pouvons placer nos sentiments. Je l'ai vu à l'hôpital ... J'y ai toujours été sensible, hypersensible ... complètement terrorisée ... Les impressions m'assaillent, comme si je me tenais sans défense sur une autoroute à circulation intense, risquant de mourir si je fais un faux-pas. Tout exprime quelque chose - et le renie ... L'attitude des gens et leurs gestes - Regardez-les quand ils s'approchent en marchant ou quand ils se tiennent simplement immobiles - on les déchiffre : qui ils sont, comment ils ont vécu enfants - c'est-à-dire vers quel adulte ils se sont tournés et quelle a été la réponse à leur ... appel ? Lorsqu'ils avancent vers quelqu'un, peureux, timides, hésitants, oui, parfois aussi confiants ... alors on voit quelle a été envers eux l'attitude de leur père ou de leur mère. Ils peuvent se tenir, adultes de cette manière, sans en être conscients, comme s'ils appelaient toujours et n'avaient que soixante-dix centimètres de haut. C'est étrange. Je me suis toujours demandé ce que mon père et ma mère ont signifié pour moi ? Mais qu'ai-je signifié pour eux ?

HELENA

Lorsque je suis revenue du pavillon d'isolement, j'ai partagé ma chambre avec une femme. Elle avait sûrement au moins dix ans de plus que moi. Elle était si bonne, si dévouée, avec les cheveux coupés court et ... oui, vivant dans une sorte de dépendance éperdue à l'égard du groupe. Et nous avons cherché par tous les moyens à retarder ces confidences que pourtant on ne peut éviter quand on dort presque tête-bêche. Et une nuit je me suis réveillée parce qu'elle était assise sur le bord de mon lit et qu'elle me tenait la main en pleurant sans pouvoir s'arrêter. Et alors c'est venu. Elle avait découvert que l'homme avec qui elle avait vécu mariée et heureuse pendant seize ans, son seul grand amour ... avec lequel elle allait vieillir - je suis romantique comme un enfant à cet égard - oui, elle avait découvert qu'il avait une liaison avec son fils unique à elle - c'est-à-dire avec son propre beau-fils ... Et pas seulement ça, mais qu'ils s'aimaient profondément et irrémédiablement, comme s'ils avaient toujours été destinés l'un à l'autre - et qu'ils ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre ... C'était effroyable, disait-elle, de subir leurs regards. - Que fait-on dans ce cas ? ... Ou l'amour exige tout ou il se consume lui-même, s'éteint comme la lèpre sans qu'on sache comment, exhale son dernier soupir sans traitement ... Mais son sort a été ... qu'ils ont voulu, qu'ils l'ont priée de rester près d'eux ... d'échanger ...

EDYARD

(Saisi)

Comme une sorte de roque dans une partie d'échec.

HELENA

Exactement.

JULIA

Comment les a-t-elle découverts ?

HELENA

Non - c'est le fils qui n'en pouvait plus. Il est venu la voir et a commencé à parler prudemment de ... l'ambiance ... et elle a pensé : "je suis une adulte maintenant je peux comprendre, je ne dois m'effrayer de rien". Elle croyait qu'il allait enfin lui confier ce qui paraissait tellement évident, qu'il était homosexuel et qu'il avait besoin d'aide ... et elle espérait, souhaitait presque, recevoir sa confiance.

JULIA

Ca, on le remarque toujours - s'il y a quelque chose, une tension, je veux dire, entre les gens.

HELENA

Et il a raconté qu'il était homosexuel ... puis il a continué à parler et elle ne pouvait plus l'arrêter, à parler d'un homme déjà mûr et de la femme avec qui il était marié et elle pensait, mon dieu, serait-ce quelqu'un parmi les voisins, et ensuite elle a compris, compris de mieux en mieux pendant que tout se brisait, presque tranquillement - Le mari et le garçon étaient partis en bateau durant le week-end, une croisière dans l'archipel ... Et il parlait du corps de son mari ... si beau lorsque deux hommes s'embrassaient.

(Pause)

Sa vie est brisée et personne ne l'a fait par méchanceté, personne ne l'a fait par cruauté ou par manque de compréhension.

(Avec beaucoup de tristesse)

Le but de la vie est bien que nous soyons aimés ... Nous devons être aimés ... Nous devons être aimés.

JULIA

Je ne supporte pas d'entendre parler d'amour.

HELENA

Je sais ... Si tu avais été là où j'ai été. Ce matin là, c'était jour de visite au royaume des morts et j'ai fait une dernière promenade jusqu'au canal.

JULIA

Tu ne prononces pas un mot durant tout le dîner et maintenant tu ne laisses personnes en placer une.

HELENA

Je me suis assise pour regarder un couple qui s'agitait de l'autre côté. Je ne comprenais pas leurs gestes jusqu'à ce que l'homme saisisse la tête de la femme pour la pousser entre ses jambes et elle l'a sucé, intensément mais à contre-cœur, complètement saoulé. Il s'est levé à moitié, le pantalon baissé pour faire jaillir son sperme et elle a essuyé le jean, puis est allée faire pipi dans les buissons, en plein jour - ils étaient courageux, parce que, sinon, ils font l'amour la nuit, là, en bas dans les souterrains, comme des bêtes anonymes.

JULIA

Qu'est-ce que tu racontes ?

HELENA

Oui, tu sais, ils s'accouplent là, en bas, dans les souterrains ... comme des bêtes, comme des rats pressés. Il faut être rapide pour profiter du désir qui n'est pas soutenu par l'amour.

JULIA

Quels souterrains ?

HELENA

(D'abord d'une manière générale
puis en parlant d'elle-même).

Ce n'est pas difficile de comprendre que la plupart des gens ont tellement peur
d'être abandonnés - et c'est absurde, aussi puisque de toute façon on ne saurait
être plus abandonné que je ne le suis déjà.

JULIA

Qui t'a abandonnée ? Nous sommes tous là.

(Pause)

(Soudainement)

J'aime cette pièce.

HELENA

Ah bon ? Oui, c'est une belle pièce. J'habite ici.

JULIA

Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux que je garde les pilules ? Edvard ?

HELENA

Si tu essaies de me les prendre, j'essaie de te tuer. Tu comprends ?

(Julia rit d'un petit rire sar-
castique et cruel qu'elle n'a
pas le temps de retenir. Le bébé
se met à pleurer).

JULIA

Tu l'as réveillée. Va t'occuper d'elle à présent.

EDVARD

Ca suffit, Julia.

JULIA

(Comme si on avait attendu qu'elle
réponde le contraire).

Je suis tout à fait de ton avis. Maintenant ça suffit. Maintenant je ne dirai
plus un mot. Je vais boire du thé.

ELAINE

J'ai fait du café

JULIA

Merci, ça va être bon. Tu n'en prends pas ?

ELAINE

Non, je rentre pour faire des tas de choses dont je n'ai pas envie.

EDVARD

Quoi donc ?

ELAINE

Me laver les cheveux, me faire les ongles des pieds, lire quelques comptes-rendus du laboratoire de pathologie.

JULIA

J'espère que tu dors ici cette nuit ?

EDVARD

Oui, tu devrais.

JULIA

Paolo peut très bien dormir seul.

EDVARD

Déprimé comme il est.

ELAINE

Aujourd'hui j'ai vu un salaud qui avait le même vélo que moi.

EDVARD

Tu pensais peut-être que tu étais la seule à en avoir un comme ça ?

ELAINE

Oui, je le croyais. Pourquoi prends-tu ce sale ton guindé et aristocratique ?

JULIA

Oui, n'est-ce pas ... comme un de ces étrangers ... russes et distingués, qui marchent en balançant leur encensoir ... Edvard ?

EDVARD

Oui, merci ... Ton vélo a une jolie couleur. Je l'aime.

ELAINE

Je l'admire.

HELENA

Tu t'en occupes comme un bébé.

JULIA

Il faut que tu achètes un casque si tu vas rouler au milieu de toutes ces voitures.

EDVARD

Il suffit d'une petite pierre.

JULIA

Ma petite bonne femme ... On n'a pas sonné ?

EDVARD

Non. Ainsi, tu vas prendre ton petit vélo et rentrer chez Paolo ? Sinon, que s'est-il passé de drôle au laboratoire ?

ELAINE

Où est-ce que j'ai mis la lampe ?

EDVARD

Sur l'étagère à chapeaux.

(Pause)

Tu veux bien ouvrir, on étouffe ici.

ELAINE

Bien sûr, je ferais n'importe quoi pour toi.

(Va ouvrir)

JULIA

Il sont jolis, ces rideaux neufs.

JULIA (suite)

(S'adressant à Héléna)

Tu ne veux pas mettre un bout de tissu avec des poches au-dessus de la table à langer où tu pourrais ranger les tétines, les hochets, les pinces à linge et ces petits bâtonnets qu'on utilise pour nettoyer le nez, pour que ce soit facile à atteindre - avec des petits lapins blancs dessus ?

(Un merle chante intensément. Edvard allume un cigare. S'apprête à dire quelque chose, mais s'arrête. Ils restent assis à écouter. Paix).

HELENA

Merveilleux.

EDVARD

Oui.

HELENA

Paix.

JULIA

Qu'est-ce que tu bois ?

HELENA

Tu ne trouves pas ? Cette paix.

ELAINE

C'est peut-être inutile et mesquin. C'est peut-être ...

EDVARD

Pas du tout.

JULIA

Ca a l'air cher. Un peu sirupeux.

ELAINE

- mesquin de le dire, mais ce n'est pas de joie qu'il chante.

EDVARD

Non ? Ce n'est pas ce que je croyais non plus.

JULIA

Si on m'envoie la fumée en pleine figure, je ne jouis pas du chant.

ELAINE

Non, ce n'est pas de joie qu'il chante - il chante sous l'emprise d'un stress éperdu - il chante pour sauver sa vie, le petit pauvre narcissique - ceci est mon arbre, il faut que toutes les nanas y soient tout de suite, tout le temps.

(Se lève)

Lorsque j'habitais à Rome, maman, l'été où j'ai connu Paolo, le rossignol s'installait tous les soirs sur l'antenne de télévision - les parfums, le chant, la lune, la terrasse, les fromages.

EDVARD

Paolo.

ELAINE

On se levait les yeux comme ça, dans le scintillement et on était tout simplement emporté - c'était trop.

(Fait semblant de tomber en prenant appui dans l'air).

EDVARD

C'est drôle.

ELAINE

Que veux-tu dire ? Je parle de ce merle en particulier - non de l'idée --.

EDVARD

Je sentais que ce n'était pas d'une idée que nous parlions ce soir.

JULIA

De quoi parlez-vous ?

HELENA

Je ne veux pas de Calvados.

EDVARD

Non, c'est du Rémy Martin.

HELENA

Mais c'est très cher.

EDVARD

Nous en buvions souvent.

HELENA

Non, je ne m'en souviens pas. Je n'aime pas ça.

EDVARD

A présent j'aurais envie d'un verre de formol. Tu as toujours aimé le Rémy Martin. C'est pour ça que j'en ai acheté. Toi qui es à vélo, tu ne dois pas boire ?

JULIA

(Aimablement)

Là tu traite Héléna exactement comme un enfant. Bois ça maintenant, tu aimes ça, tu as toujours aimé ça, alors quoi, tu dois continuer.

(Héléna rit)

EDVARD

Oui, oui, c'est facile ... rire de tout.

HELENA

Je pense que tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je lui aie demandé de venir me voir.

EDVARD

Qui ça ?

HELENA

Celle avec qui je partageais la chambre - Jane.

EDVARD

Pourquoi me le demandes-tu ? Bien-sûr que non. Pourquoi n'invites-tu pas tout l'étage en même temps. Je peux danser avec les fous !

JULIA

Là, elle se réveille pour de bon

(L'enfant commence à pleurer.
Edvard se lève).

Pourquoi ne laisses-tu pas Héléna y aller ? Tu n'as pas arrêté de toute la soirée.

HELENA

Edvard se débrouille très bien.

JULIA

Il n'y a pas à avoir peur.

HELENA

Je n'ai pas peur. Je n'ai pas envie.

JULIA

Mais bientôt tu seras obligée.

(Se lève, avance vers Héléna comme si elle voulait l'aider. Edvard et Elaine les observent. Puis Héléna cesse de résister. Julia s'en rend compte).

Tu n'as pas à avoir peur, ma petite. Tu ne lui feras aucun mal. Je le sais. Tu n'as jamais fait de mal à personne.

(Héléna et Julia sortent).

EDVARD

(Tout bas en secouant la tête).

Non.

ELAINE

Tu aimes cette rose ?

(Edvard hoche la tête).

Dorénavant je veillerai à ce que tu aies des roses pour toute la vie. Mais ce n'est que la première qui donne cette joie durable. Je pourrais la changer sans que tu le voies.

EDVARD

Tu dis des bêtises.

ELAINE

Oui, mais c'est sincère.

EDVARD

Fais-tu allusion à quelque chose de particulier ?

ELAINE

Ouais - toi.

EDVARD

J'aime Paolo. J'aime beaucoup Paolo.

ELAINE

Et moi donc ?

EDVARD

Je suppose que tu aimes Paolo à ta manière.

ELAINE

Je refuse de répondre.

(Plus bas)

Edvard, je t'ai cherché toute la journée.

EDVARD

Que dis-tu ?

ELAINE

Je t'ai cherché toute la journée. Je t'ai cherché, je disais.

EDVARD

Au laboratoire aussi ?

ELAINE

Comprends-tu ?

(Edvard secoue la tête).

Ce n'est pas bien. Je pense à toi. Maintenant je vais rentrer.

EDVARD

Et moi, qu'est-ce que tu crois que je ressens ?

ELAINE

(Commence à rire).

Je veux le contraire - que ceux qu'on aime vivent par cette seule grâce et qu'ensuite ils meurent quand on le veut.

(Edvard pouffe de rire).

Oui, n'ai-je pas raison ? Voilà ce que je veux.

EDVARD

Je comprends.

ELAINE

Viens ici pour faire l'amour, couche et mange - va-t'en après - je m'en fous. Oui, c'est ça. Il faut que j'achète un nouveau flacon de vitamines.

EDVARD

C'était bon.

ELAINE

C'est peut-être pour ça que tu étais si en forme jusqu'au bout.

EDVARD

Je me suis levé pour me faire trois oeufs sur le plat quand tu t'es endormie, et lire le journal du matin.

ELAINE

J'étais si fatiguée ... j'ai disséqué un enfant et je me suis sentie comme un travailleur manuel. J'ai été obligée de m'allonger pendant le déjeuner ... Je ne faisais que sourire. Et j'ai rêvé de toi, que tu étais grand et bon. En tout cas dans le rêve.

EDVARD

(Intéressé)

Est-ce que je faisais quelque chose ?

ELAINE

Hm ... Tu étais assis avec plein de serpents sur les genoux.

(Edvard rit de manière grossière).

C'est vrai.

(Calment)

Lorsque Paolo couche avec une de ses amies, je le sens dans mes entrailles, couchée seule dans mon lit en train de lire, je le sens au plus profond de moi, comme une brusque ... plénitude. Comment vous réagissez, vous ? Non, je sens dans moi qu'il pénètre quelqu'un d'autre et je serre.

EDVARD

Oui, fais-le. Comment était l'enfant ?

ELAINE

Quel enfant ?

EDVARD

Celui que tu as disséqué.

ELAINE

Très gros. La graisse gênait.

EDVARD

Comment fais-tu ?

ELAINE

Je prends mes ciseaux, entaille la peau et l'attache.

(Bruits de cuisine, de bouillie
qu'on prépare ou de couches qu'on
lave).

EDVARD

Tu ne poses jamais de questions.

ELAINE

Non.

EDVARD

Je pose presque toujours des questions sur tout. La plupart du temps il n'y a pas de questions à poser. Il faut que je l'aide. Je ne sais comment. Ca te touche quand je te parle d'elle ?

ELAINE

Je la plains.

EDVARD

Mais tu n'es pas facilement touchée ?

ELAINE

Peut-être ne suis-je pas aussi éprouvée.

EDVARD

Quand tu es éprouvée ...

(Pousse un cri)

Eh bien ! Qu'arrive-t-il ?

ELAINE

Je ris plutôt quand ça fait mal.

(Elaine peure)

EDVARD

Qu'est-ce que c'est, ça ?

ELAINE

Des larmes de joie.

JULIA

Ca se passe vraiment très bien. Elle y est seule. J'ai dit que j'allais chercher mes cigarettes. Elles sont dans la cuisine.

ELAINE

Je vais à Rome.

EDVARD

Quand ça ? Alors tu pourras peut-être acheter ce disque de Gianna Nanini et des cigarettes italiennes.

ELAINE

MS

JULIA

On dirait une maladie.

ELAINE

Exactement, sans filtre.

EDVARD

Les bleues.

JULIA

Mais que fais-tu ?

ELAINE

(Rongeant ses ongles)

Je ne les ronge pas, je suce. Enlève tes mains.

EDVARD

Pourquoi ?

ELAINE

Ca mouille.

EDVARD

Pardon.

(Edvard et Elaine disent et répètent chacun le nom de l'autre. Ils sont interrompus par Hélène).

HELENA

(Parlant de Julia)

Combien de temps va t-elle rester ici ?

EDVARD

(Parlant de l'enfant)

Elle mange maintenant ?

HELENA

Julia est là.

EDVARD

Oui ?

HELENA

Je ne veux pas que Julia soit ici.

ELAINE et EDVARD

Reste donc un peu avec Hélène. Je peux sortir.

EDVARD

Non, je sors.

ELAINE

Non, reste donc toi.

EDVARD

Tu veux que moi ? Oui, oui ... Attention à la cendre.

ELAINE

Je n'ai pas vu de cendre

EDVARD

Qui est tombée sur le tapis ?

ELAINE

Non.

EDVARD

Alors, va t'en.

ELAINE

(Sans raison)

J'ai vu une chose merveilleuse hier depuis mon balcon. Deux jeunes filles qui sortaient du métro - d'abord une très grande fille, puis une petite dure, pas grande du tout ... un air tellement arrogant toutes les deux ... La grande fille s'est brusquement mise à genoux, tout à fait naturellement, au milieu du trottoir, et la fille plus petite s'est penchée vers elle et a tenu son visage pour l'embrasser longuement et tendrement sur la bouche. Ça paraissait étudié. C'était comme si elles tournaient leur amour vers l'extérieur, comme une arme. C'était si beau, et désespéré. Ça me fatigue. C'est vrai ce que je disais tout à l'heure, Héléna.

HELENA

Je ne me souviens pas.

ELAINE

Sur l'attitude des gens ... Est-ce que, par exemple, tu as déjà regardé Edvard ?

HELENA

Edvard ?

ELAINE

Qu'y a-t-il, Héléna ? Tu es toute pâle.

EDVARD

Je ne comprends pas bien ce que tu veux dire ... Mais ne m'ôte pas ma perversité - c'est tout ce que j'ai. Nous autres humains devons faire des choses étranges pour tenir le coup, certains d'entre nous doivent faire deux pas en avant et un pas à gauche rapidement en dépassant la personne qui précède pour tâcher d'avancer, d'autres doivent s'habiller de vêtements féminins, nous devons en vérité être fous pour ne pas tomber malades - quoi d'étrange à ça ? ... Ne me dépouille pas de ma perversité - c'est ma seule histoire. Sans elle je serais ...

ELAINE

Ta gueule. - Héléna ? Héléna, qu'y a-t-il ? Tu ne te sens pas bien ?

HELENA

(Comme endormie)

Je ne veux pas qu'elle soit seule là dedans ... Je ne sais pas ce qu'elle fait.
Maman ne sait pas ce que fait Julia.

EDVARD

Alors, vas-y.

HELENA

Il ne faut pas que j'y aille.

EDVARD

Non, non

HELENA

Chasse-la.

EDVARD

Mais, mon dieu ...

HELENA

Tu n'entends pas ce que je dis ? Chasse-la.

EDVARD

Comment veux-tu que je fasse ! DIS-LE-MOI ! Pourrais-tu te calmer ?

ELAINE

Tu le peux ?

EDVARD

Toi, ne te mêle pas de ça ! Ne te mêle pas de ça !

HELENA

Soyez gentils. Sois gentil, Edvard.

EDVARD

D'accord ! Ne bouge pas ta jambe.

ELAINE

Pardon.

HELENA

J'essaie seulement de dire ...

EDVARD

Je m'en vais.

HELENA

Où vas-tu ?

EDVARD

Là-dedans.

JULIA

(Entre. Croise Edvard)

Il faut faire moins de bruit. Je viens juste de l'endormir.

(Edvard enlace Julia, ils s'enlacent. Elaine le suit. Silence entre Hélène et Julia. Elaine revient avec un verre de vin et un seau avec des glaçons, les glaçons collent à ses doigts, elles les trempe dans le verre de vin et les lèche, puis s'assoit à côté d'Hélène, sur le bord du canapé.)

JULIA

Hélène ...

HELENA

Va-t'en.

JULIA

Que disais-tu ?

HELENA

Rien ... Je ne t'ai rien demandé.

JULIA

Pardon ? Qu'est-ce qu'il y a encore, que tu n'as pas demandé ?

HELENA

Je viens de te le dire ! Rien ! Ni ... ni compréhension !

JULIA

Compréhension ?

HELENA

Pas de ta part, merci !

JULIA

(Secoue la tête)

Mais, chère petite Héléna ... Si j'essaie de te comprendre, je comprends très bien ... mais si j'essaie de me comprendre, je ne comprends plus rien ... Parce que ... Non, je ne peux plus supporter tout cela ... Pourquoi est-ce que je reste assise ici ?

HELENA

Tu peux supporter trois fois plus.

JULIA

Pardon, pardonne-moi, Elaine, mais il faut que je reste seule un instant ... Ne t'inquiète pas.

(A Héléna)

Tu peux rester ici tout le temps que tu voudras, tu le sais, si seulement tu voulais bien ne pas crier - tu pourrais peut-être être incomprise d'une manière moins bruyante.

(Sortie Julia)

HELENA

Elle commence à dépasser la limite ?

ELAINE

Qui ça ?

HELENA

Cette femme qui était ici.

ELAINE

Je ne sais pas.

HELENA

Non, c'est seulement ta maman ... Ce n'est peut-être qu'une expression de son charme post-ménopausique ? Mais pourquoi je ne m'en vais pas d'ici ?

ELAINE

Oui.

HELENA

Non, je ne le pourrais pas.

ELAINE

Tu ne voudrais pas ?

HELENA

Non, je ne pourrais pas. Qu'est-ce que je dis ?

ELAINE

Tu veux peut-être venir chez moi ?

(Hélène secoue la tête. Elaine se demande quoi faire - préfère la prendre dans ses bras. L'embrasse sur la joue. Hélène rend le baiser. Elles s'embrassent comme les femmes s'embrassent. La boîte à pilules se met brusquement à sonner. Hélène sort la boîte, impassible avale une pilule comme si elle allait vomir).

HELENA

Valium ... Comment vont tes études ? As-tu bientôt terminé ?

ELAINE

Ne va pas t'imaginer qu'il n'y a que nous qui avons une mère ... L'autre jour une tête de femme et une paire de mains ont subitement disparu de la chambre froide ... C'était congelé. Le fils est entré en cachette et les a tranchées pour les emporter chez lui. La police les a confisquées. Je trouve qu'on aurait au moins pu lui laisser une main - qu'en penses-tu ?

HELENA

Pourquoi est-elle ici ? Que fait-elle ici ?

ELAINE

Elle t'aide.

HELENA

Aider ? ... Aider ?

ELAINE

Ca vous fait planer d'aider, tu le sais bien. C'est mieux qu'aucune drogue - Mais oui, c'est vrai - mieux qu'aucun alcool - mieux qu'aucun amour - et on peut augmenter la dose autant qu'on veut ... pense à Mère Thérèse. Il ne lui faut rien d'autre que quelqu'un à aider.

HELENA

Qui ?

ELAINE

Moi, elle n'ose pas m'aider - elle le sait.

HELENA

Elle est tellement seule.

ELAINE

Oui.

HELENA

(Rit)

J'ai rêvé qu'elle venait frapper à la porte de ma chambre et quand j'ai ouvert elle était là, tenant l'urne avec ses propres petites cendres et elle me demandait ce que je devais en faire. J'ai répondu - je ne sais pas, je n'en veux pas, dépose-la chez toi.

ELAINE

Mais quand j'entends quelqu'un dire "maman" ou de parler de maman, je ressens comme un attendrissement.

HELENA

Comment ça ?

ELAINE

Je deviens triste. J'ai envie de courir tout de suite lui téléphoner. J'ai envie d'entrer dans la première cabine que je vois pour l'appeler et demander comment elle va - ce qu'elle fait ... Si seulement elle voulait mourir. Elle le veut sûrement.
Pourquoi as-tu arrêté la danse ?

HELENA

(Qui entend faux - et pourtant juste).

D'abord j'étais dans un cours de ballet pour enfants, parce que maman le voulait, mais je n'ai commencé à danser vraiment qu'à neuf ans, un enfant parmi d'autres. Un jour Martha Graham est venue, ne me demande pas pourquoi ... Elle a dansé "Are you a nobody - I'm a nobody too - It makes two". C'est un poème d'Emily Dickinson ... Lorsque j'ai vu ça, j'ai fait mes premiers pas bégayants ... ma danse bégayante ... Pour avoir une confirmation. Ça dégringole si vite.

ELAINE

Quoi ?

HELENA

Non, je trouve une porte ... J'apprends à l'ouvrir de manière à savoir comment la fermer quand ça devient trop violent ... A présent je l'ai fermée. Je suis exercée. Tout est une question d'exercice. On peut arriver à tout en s'exerçant.

ELAINE

Pardon ?

HELENA

Oui, pour maman ... Se souvenir de mettre le pain dur à sa place dans le four - comment sevrer un enfant du sein ... comment se procurer des camarades sûrs et fidèles en les achetant - comment s'arrêter de saigner au bout d'une demi-journée - comment apprendre à vivre sans son papa - tout est en fait une question d'exercice. Comment on aime.

ELAINE

Comment on aime ?

HELENA

Oui, en effet. Tout se passe facilement si on s'exerce comme il faut ... Mon dieu, s'il n'y avait pas eu la danse, je n'aurais jamais pu partir de la maison, car c'était la seule chose qu'il n'y avait pas chez nous, qu'ils ne possédaient pas - la danse ... Sinon nous ne manquions pas d'activités.

(Une porte s'ouvre et se ferme - des pas. Julia entre).

JULIA

A présent elle s'est rendormie. J'ai failli m'endormir aussi.

HELENA

Non, je ne suis pas fatiguée.

JULIA

Tu devrais.

(Hélène se lève, traverse la pièce pour la quitter. Julia l'agrippe, mais Hélène se dégage. Julia la suit. Hélène lui claque la porte au nez).

JULIA

(Se tourne vers Elaine, sourit).

Serais-tu assez gentille pour me rappeler que j'en ai assez.

(Pause)

Pauvre petite ... Je ne suis pas sûre que nous y arriverons ... Je suppose qu'elle est simplement en visite, n'est-ce pas ?

(Va s'asseoir. Se détend)

ELAINE

Faut-il vraiment y faire attention ?

JULIA

Ne faut-il pas ?

(Elle s'installe dans le canapé, se passe énergiquement les doigts sur le front et dans les cheveux. Puis avec indifférence).

Il ne le faut pas ? ... Non, peut-être pas ... Elle est grande maintenant. Bon. Parfait ... C'est ainsi que je vais la traiter. Il y a certainement des tas d'explications surnaturelles à ce qu'elle soit comme elle est - faible confiance en elle-même, trop gâtée, une enfance beaucoup trop favorisée, beaucoup trop d'attention et de compréhension - que sais-je ? ... Tout est possible ... mais j'exige tout de même d'être traitée comme un être humain, même si je suis votre maman ... Quoi ? Tu t'imagines que je ne comprends pas ce qui se passe autour de moi ? ... J'y suis tout simplement contrainte, car quels que soient les malentendus entre nous, c'est chez elle que ça va exploser, car c'est elle qui détient les armes ... Comment ai-je pu être assez stupide pour m'imaginer que nous aurions un jour -

(Secoue la tête)

ELAINE

(Qui s'est occupée de son pied droit après avoir retiré son bas, et qui gratte les peaux mortes de son talon).

Pauvre toi.

JULIA

Je vais bien ... Pauvre Edvard ... Oui, j'essaie d'être objective, je jure mes grands dieux, et Ernst était l'un d'eux, que c'est là l'unique but que j'ai poursuivi ; et certes, c'est terrible.

JULIA

Quoi ?

JULIA

Qu'elle tombe malade, bien entendu ... Non, je n'ai pas l'intention de répartir une quelconque culpabilité, entre qui que ce soit ... si seulement vous vouliez être assez gentils pour m'épargner. Alors tu ne m'as pas comprise car je pense d'une certaine manière que ma vraie responsabilité envers vous a pris fin lorsque mes règles ont cessé ... mais je ne veux pas parler davantage de la perte que ça peut-être ... Mais alors je vous ai perdues, oui, elle en tout cas, pour la dernière fois et j'escomptais que nous allions - c'est elle qui devrait écouter ça, pas toi, oui, je voyais et j'espérais une époque, une vie où j'aurais été presque une camarade pour vous, mais alors c'était déjà trop tard ... Comme les femmes sont fatiguées ... Ce que nous sommes fatiguées, nous les femmes ...

(Puis avec force, de manière presque menaçante).

Je vais m'arranger pour rester en dehors de ça, même si je dois devenir paranoïaque du coup ... Qu'y a-t-il, Elaine ? Pourquoi restes-tu passive ? Veux-tu dire que je ne peux plus être objective ?

ELAINE

(La dévisageant comme si elle s'était transformée en singe).

Non, pas du tout. J'ôtai simplement un durillon au petit doigt de mon pied.

JULIA

Car je l'ai toujours été ... Elaine ... Elaine ... Elaine. Elaine - je l'ai été, presque au-delà de mes forces, et naturellement, car lorsque je regarde en arrière, je vois que c'est presque devenu une passion chez moi d'être objective envers vous deux ... Grands dieux, pourquoi la laissent-ils revenir alors qu'elle est si loin de toute ... toute ... justice - de toute communication - oui, en tout cas avec moi ?

(Elaine se lève, va vers la porte, s'y arrête).

Sois gentille, tu ne pourrais pas rester ici cette nuit ? Je n'ose pas dormir seule ... J'ai changé les draps de ton lit. Sois gentille ...

(Pause. Avec insistance).

JULIA (suite)

Mais comment pourrait-on être juste avec quelqu'un qui ne veut pas de justice - en tout cas pas de la justice courante, mais d'une autre apparemment d'un genre plus élevé ? ... Comment se conduire avec compréhension et tact envers quelqu'un qui préfère peut-être ... oui, que préfère-t-elle -

(Feignant un grand étonnement)

- la haine pure ou du bla-bla-bla sentimental ?

(Pause)

Elle est à la maison depuis quatre heures. Et je suis déjà complètement à bout ... Que disais-tu ma chérie ? Je n'ai plus envie - je n'accomplis plus que des actes automatiques, je le sens. C'est totalement dénué d'intérêt, je trouve que toute cette journée d'aujourd'hui a été totalement dénuée d'intérêt. Il faut bien qu'un jour on se rende compte et c'est le devoir douloureux de tout parent de se rendre à cette évidence - et je vais te dire Elaine - plus vite on y arrive, mieux ça vaut pour tout le monde - et il n'est pas possible de porter la moindre parcelle de la douleur de son enfant ou même d'essayer de la rendre moins éprouvante - non, mieux vaut s'occuper de la sienne et ne pas gêner ... et pour nous qui sommes arrivés à un âge où nous pourrions peut-être commencer, si mon une vie normale, du moins une vie où le contact humain ordinaire pourrait se maintenir ... pourrait se maintenir et devenir une habitude - où on n'aurait plus à être architendu ... la culpabilité ... la culpabilité n'est pas une occupation agréable. Je n'ai pas pu m'empêcher de voir comment il continue à lui dispenser ...

ELAINE

Qui ? Papa ?

JULIA

Papa est mort - C'est d'Edvard que je parle ... une sorte de psychothérapie permanente. Il me fait penser à ces pauvres bougres atteints de sclérose multiple qu'on a amenés à Ornö il y a quelques années ... C'était affreux ... Je n'oublierai jamais leur bonheur lorsqu'ils sortaient en courant des vagues, comme s'ils avaient rencontré, rencontré Igmarr Bergman, Greta Garbo - eh oui, et ensuite, après seulement quelques pas, ils marchaient de plus en plus lentement pour enfin s'écrouler complètement.

ELAINE

Est-ce si affreux ?

JULIA

Comment ? Oui, c'est affreux, pour moi ... Je peux très bien la comprendre - tu m'écoutes - mais par la grâce de dieu, n'exige pas de moi de restreindre ma fréquentation avec les autres adultes simplement pour la comprendre et qu'ensuite je n'en tire pas plus que ça - oui que ça. D'ailleurs - même pas ça, je ne la comprends plus. Dieu soit loué. Qu'y a-t-il à comprendre. Lorsqu'elle renonce, qu'elle devient si lourdement indolente, si grasse dans l'âme.

ELAINE

Quelle horrible expression !

JULIA

Oui, ça m'a toujours mise mal à l'aise d'avoir un tel talent pour exprimer exactement ce que je veux dire ... Ton père ... des mensonges ... des mensonges ... ses mensonges ... à son sujet - oui, était-ce une sorte de tendresse ? ... et tout l'argent ... Et tous les voyages pour aller la chercher dans une ville ou une autre ...

(Se tait, ferme les yeux).

écroulée dans son vomi, complètement désaxée et bien des fois il était sur le point de dire - non, reste donc là où tu es, c'est aussi bien, qu'allons nous faire, n'y a-t-il personne d'autre ? ... Non, évidemment, il n'y a personne, il n'y a jamais eu personne. Il faisait comme si on avait des raisons d'exiger davantage de toi que d'elle, Elaine, ce qui est exact ...

ELAINE

Papa était -

JULIA

Non, ne dis pas ça. Il t'adorait. Il t'aimait sans le moindre effort.

ELAINE

(Indifférente)

Il l'aime plus que moi - c'est peut-être une sorte de justice.

JULIA

Il est mort. Tu te trompes de temps. Papa est mort.

ELAINE

Je me trompais.

(Pause)

Tu pleures ?

JULIA

Hélène était ce qui était difficile et étrange dans sa vie ... comme une chaussure qui ne cesse de faire mal ... Mais toi tu n'étais que dons ... Tu n'es que dons ... Non, ne pleure pas ... J'ai peur d'elle. Souvent j'ai réellement peur ... Il n'y a pas d'autre mot. Je souhaite seulement à un autre que moi le temps et l'espace de s'y consacrer ... Heureusement, il y a Edvard - le meilleur chez Hélène, c'est Edvard, ou toi ... mais vous semblez vous énerver réciproquement, vous deux.

ELAINE

Oui, sans doute.

JULIA

Mais c'est peut-être un simple camouflage ?

ELAINE

Comment cela ? Camouflage de quoi ?

JULIA

De la sympathie, je suppose ... On devine à votre agressivité que vous vous aimez.

(Sort)

II

Edvard entre dans la pièce avec une tasse de thé fumant. Met en route le tourne-disque, sort les écouteurs, met le disque de l'ouverture de Don Giovanni et augmente le son. Range dans la pièce, entre autres des vêtements d'enfant, les respire, les pose sur son visage et les frotte contre son nez. IL se sent bien.

Se regarde dans la glace, fait avec empressement, mais détendu, une série de mouvements de gymnastique, examine son corps, s'allonge finalement par terre et se détend, se gratte longuement et soigneusement au creux de la main droite, puis fait depuis le sol un saut en l'air en arrière et se retrouve debout. Va brancher les écouteurs, remet l'ouverture au début, augmente encore le son et s'allonge avec aise.

(Hélène entre)

EDVARD

Je suis allé te voir.

HELENA

Comment ? Je dormais, que disais-tu ?

EDVARD

Tu dormais.

HELENA

Tu dors ?

EDVARD

Je me suis allongé ici pour écouter la musique. Tu ronflais comme un cochon.

HELENA

Je me suis endormie.

EDVARD

Tu as dormi ?

HELENA

Ce n'était rien.

EDVARD

Ecoute, comme c'est beau. Tais-toi. C'est Don Juan qui rit. Que dis-tu ? Du thé ? Il s'est passé quelque chose ?

HELENA

Evidemment qu'il s'est passé quelque chose. Tu veux être seul ou je peux entrer ?

EDVARD

Ca dépend de qui tu es.

HELENA

Je suis ta petite Héléna qui te trouve tellement merveilleux et qui n'a qu'un seul souhait qui est de revenir dans ta vie et dormir bientôt dans ton lit. Tu as voulu un enfant, non.

EDVARD

Je te veux aussi.

HELENA

Et ensuite ?

EDVARD

Ca suffit. Ne ressens-tu rien ... pour elle ?

HELENA

Non ...

EDVARD

Vraiment.

HELENA

Si, bien sûr, que je ressens quelque chose. Crois-tu que je sois morte ? Bien sûr que je sens, que j'ai des sentiments ... Mais ce sont des sentiments, comme dans un miroir ... un miroir ...

EDVARD

Um

(Tous deux notent en silence que c'est une expression qu'ils comprennent et approuvent).

Oui, oui, j'ai compris. Je ressens ça souvent.

HELENA

Elle m'a forcée à la prendre dans mes bras. Elle m'a contrainte de la tenir dans mes bras et je me suis trouvée ridicule. Je n'avais qu'une envie, la jeter par terre.

EDVARD

Il ne faut pas faire ça.

HELENA

Qu'est-ce que tu dis ?

EDVARD

Il ne faut pas la jeter par terre, ma chérie.

HELENA

Elle est si grande.

EDVARD

Grande ?

HELENA

Ne bouge pas tes yeux comme ça ! Pardon ... Mais tes regards bougent comme des mouches dans la tête. Pardonne moi ... Ce n'est pas ce que je voulais dire ... Ce n'est pas de ma faute, mais tu fais que je me sens franchement infernale à ton égard, parfois ... Est-ce que je suis désagréable ?

EDVARD

(Pause)

Non, je ne trouve pas.

HELENA

Bien. Je vais au studio de danse lundi. Car j'ai aussi un enfant en moi, qui pleure, que je ne peux pas quitter. Puis acheter des petites choses dont nous avons besoin. Elle et moi.

EDVARD

Non, tu n'es pas désagréable ... Tu es sataniquement méchante, mais tu n'es pas malade ... Tu n'es pas gentille, mais tu n'es pas malade .. pour moi tu n'es pas malade. Tu comprends ? Je ne me souviens jamais de ce que tu es.

HELENA

Pourquoi ne me concerne-t-elle pas ?

EDVARD

Ca a dû faire affreusement mal ? Eclater, se rompre et presque mourir ? Je sais. J'étais avec toi.

HELENA

Je sais. Tu étais assis à côté.

EDVARD

Non, tu ne sais pas. Tu te foutais complètement de moi.

HELENA

Pardon si j'ai été pour une fois mon seul tourment. Mais je serai bientôt à nouveau moi-même.

EDVARD

Tu ne l'as jamais été que je sache.

HELENA

Que disais-tu ?

EDVARD

Tu es en effet malade, oui, malade un peu comme lors d'une histoire d'amour - comme si tu avais été infidèle - et je n'aurais rien su ... Tu vas rester assise encore longtemps là-bas ?

HELENA

Je suis bien ici.

EDVARD

C'est comme ça. Indigne.

HELENA

Indigne.

EDVARD

Ce n'est pas que ma vie soit spécialement digne, mais c'est indigne de moi. Héléna.

(Comme s'il allait se lever pour la caresser).

Ca n'a pas d'importance ... Celui qui couche avec toi couche avec moi ... C'est ainsi que je vois les choses.

HELENA

Tu ne m'aimerais pas moins pour autant ?

EDVARD

Pardon ? Si tu avais couché avec quelqu'un d'autre ?

HELENA

Oui ?

EDVARD

Non ... Non. Pas du tout ... Je pense l'avoir prouvé de nombreuses, de très nombreuses fois.

HELENA

Oui. Je l'ai prouvé aussi.

EDVARD

Comment ? Pardon ?

HELENA

Prouvé. Que je ne t'aime pas moins pour autant.

EDVARD

Bien sûr ... Je ne pensais pas que c'était de ça que nous parlions. Mais je me trompais.

HELENA

Pourquoi pas ?

EDVARD

Ce n'étais pas de ça que je parlais.

HELENA

Mais tu y pensais ?

EDVARD

Inconsciemment ?

HELENA

Oui, exactement ... Je ne suis pas à la maison depuis une heure le premier soir que tu commences ! Tu ne peux pas t'en empêcher - non ?

EDVARD

Non ... je dis ce qui te vient à l'esprit. Es-tu folle ?

HELENA

Oui, qu'en penses-tu ?

EDVARD

Tu es la seule qui devrais en penser quelque chose, non ?

HELENA

Je trouve que ça n'a pas d'importance, avec toi. Qu'en penses-tu ?

EDVARD

A présent je ne pense rien.

HELENA

Ainsi tu as vécu en célibat pendant trois mois ?

(Enlève son léger gilet)

Un gentil garçon, un grand bébé ?

EDVARD

Hélène, je déteste tes plaisanteries - les deux.

(Sourit)

HELENA

Arrête de sourire.

(Edvard s'arrête. S'approche. Remarque sa manière de se tenir. Elle est presque à genoux sur la table. L'une de ses mains est tendue vers le bas, comme si elle s'approchait de quelque chose - comme on donne à manger à un oiseau).

EDVARD

QU'y a-t-il ? ... Que fais-tu ? De quoi te souviens-tu ... Quoi ? ... Y a-t-il quelque chose que tu veux me confier - une chose terrifiante, dont tu ne te souviens pas très bien ? Hélène ? Hélène ?

HELENA

Oui, Edvard, que veux-tu ? Non, rien.

EDVARD

Est-ce sûr ? Héléna, je ne te crois pas.

HELENA

Rien de grave en tout cas.

EDVARD

Mais je ne me préoccupe pas tellement de ce qui est grave. C'est ce qui est amusant qui m'intéresse ... T'es-tu amusée avec quelqu'un ?

HELENA

(Avec agressivité)

Espèce de salaud dégoûtant, désespérant et beau, j'ai eu mal. J'ai été malade.

EDVARD

Oui, tu as peut-être raison ... C'est vrai Héléna - je ne trouve pas que tu sois malade.

HELENA

Non, ça va.

EDVARD

Et moi, dans tout ça, qu'est-ce que je deviens ? Tu es bien et au chaud dans mon monde et je suis démuni et rejeté dans le tien .. Vous avez fait l'amour ? Aie, aie, aie, aie.

HELENA

Ca c'est nouveau.

EDVARD

Quoi donc ?

HELENA

Que ça fasse mal ... Ca fait mal ?

EDVARD

Oui ... C'est étrange.

(Se lève, marche un peu, fait un tour de la pièce pour faire quelque chose).

Alors c'est un homme ?

HELENA

Oui.

EDVARD

Oui et ... comment ? Non, je ne sais quoi demander. Q'avez-vous fait ?

HELENA

Je ne veux dénoncer personne.

EDVARD

Personne. C'est gentil de ta part. On peut te faire confiance.

HELENA

Chéri.

EDVARD

Faut-il en faire un monde ... ? Non. Seulement lorsque ça m'arrive à moi. Si tu l'as réveillée, je t'enfonce l'os du nez dans le cerveau.

(S'approche d'elle. Se retourne, lui fait faire un tour entier sur la table puis encore un demi-tour, de sorte qu'elle s'arrête en face de lui, pose son front contre le sien).

Comment vas-tu, chérie ?

(L'embrasse. S'assoit près d'elle, souffle dans l'une des manches de sa robe, commence à la caresser, tout doucement comme si elle était infiniment précieuse, un joyau surgi de son propre for intérieur).

HELENA

En tout cas je suis sincère ... J'ai toujours été sincère.

(Sans que nous sachions ce qu'elle veut dire).

N'est-ce pas ? Je ne te mens jamais.

EDVARD

Non ... Et on te loue tellement pour ta sincérité que ça efface complètement l'horrible image de toi même que tu présentes.

HELENA

(Elle attend, écarte les cuisses).

Et toi ?

EDVARD

Moi ? Non ... Si, j'ai rencontré une fille ... Mais nous sommes seulement restés toute une nuit sur son balcon à regarder la lune et à partager un flacon de vitamines. Nous avons commencé par vider une bouteille de Bordeaux blanc. Je suis rentré à six heures du matin, directement et je me suis fait trois oeufs sur le plat.

HELENA

Que s'est-il passé ?

EDVARD

Non, rien de particulier -

HELENA

Sûr ?

EDVARD

Non ... Quelqu'un a essayé ... de m'aimer.

HELENA

Un autre que - toi-même ?

EDVARD

Quelqu'un qui ne m'exploite pas pour ses ambitions personnelles.

HELENA

Pardon. Pardonne-moi d'avoir dit ça.

EDVARD

Mais pour les miennes.

HELENA

Bien ... Ca n'a pas d'importance en qui tu me cherches, pourvu que tu me trouves.

EDVARD

Oui -

HELENA

Heureux ?

EDVARD

A présent ? Oui ...

HELENA

Je commence à me sentir bien.

EDVARD

Comme tu sens bon.

HELENA

Le parfum ?

EDVARD

Non. Ton odeur aigre de con sucré.

HELENA

Tu aimes ?

EDVARD

Beaucoup ...

(Hélène s'ouvre de plus en plus).

Enormément. Quand je te caresse, ma bouche s'emplit de salive. Comme un réflexe.

HELENA

Ca te fait monter l'eau à la bouche. - Dit-on bien réflexe et non reflet ?

EDVARD

(En haussant les épaules).

Peut-être devrait-on dire défaillance. Il y a quelque chose qui pourrait en toi. T'en es-tu rendu compte ?

HELENA

Non.

EDVARD

Non. Te souviens-tu du sucre qui s'étalait jusque dans les poils du pubis quand tu étais enceinte ?

HELENA

Oui, c'était presque comme du sucre - non.

EDVARD

Pardon ? Pourquoi dis-tu non ?

HELENA

Elle est ici.

EDVARD

Mais elle est toujours ici.

HELENA

Où sont mes chaussures ?

EDVARD

Là où nous avons l'habitude de les cacher

HELENA

Ne t'arrête pas.

EDVARD

Veux-tu que j'aille les chercher ?

HELENA

Non, non. Si

EDVARD

Non.

HELENA

Si.

EDVARD

Mais j'ai besoin de toi. J'ai besoin de toi.

HELENA

Oui ... Besoin pour quoi ?

EDVARD

J'ai besoin de toi ... Et toi aussi tu as besoin de moi. Pour la même chose.

HELENA

C'est naïf.

EDVARD

Est naïf ce que nous avons de plus sérieux à nous dire - j'ai besoin de toi, je ne peux pas vivre sans toi, ça fait très mal d'être sans toi - c'est naïf. Mais c'est sans doute la vie. Lorsque nous sommes enfants et capables de rien d'autre que d'exister, que nous sommes totalement désemparés et petits, on nous donne de l'amour simplement parce que nous existons. Louange et admiration par le seul fait que subitement nous sourions, n'est-ce pas ? Nous apprenons à marcher à quatre pattes et à aller sur le pot et tout le reste, et on nous loue pour tout ce que nous ne faisons pas, n'est-ce pas ? Je me suis toujours demandé si ce n'est pas là ce dont nous sommes affamés, sans recours, si ce n'est pas là ce qu'il importe le plus de recevoir, être aimé comme nous l'étions avant qu'on ne nous abandonne sans autre raison d'être que nous-mêmes.

HELENA

Est-ce vrai ? Que tu as besoin de moi ?

EDVARD

Lorsque tu n'es pas là, je souffre d'une sorte de symptôme de frustration d'Hélène. C'est affreux. Mais si je t'ai tout le temps, je peux me passer de toi. A propos d'une autre personne agissant bizarrement, je pourrais me dire - cet homme n'a qu'une seule pensée en tête qui est de n'être touché par rien, ou cette femme a comme seul objectif de briser le plus rapidement possible tous les objets dans cette pièce - A l'intérieur de cet homme-ci la psychose fait rage, cet homme-là est persuadé d'aimer lorsqu'il couche, comme l'a appris, avec un cadavre. Mais toi, tu es véritablement insaisissable ... Je peux comprendre ce que d'autres disent, mais je ne me souviens jamais de ce que tu as dit ou de ce que tu veux, car rien n'est sûr chez toi, tout peut changer de place, n'importe quand. Je ne comprends pas pourquoi je suis si compréhensif quand je parle avec toi. Tu me hais très certainement. Plus que tout, tu souhaiterais probablement me couper la queue, me transpercer un oeil. C'est drôle - je croyais que tu étais le commencement et il s'avère que tu es la fin. Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que c'est ?

HELENA

(Mime des choses et expressions étranges avec le corps et le visage, grimace).

Pour chasser les vieux sentiments. Alors va les chercher. Non ?

EDVARD

Non, j'aime que tu aimes.

HELENA

C'est comme un poison.

EDVARD

Comprends-tu ?

HELENA

Que faut-il que je comprenne ?

EDVARD

Que tu devras aller les chercher toi-même.

HELENA

Dépêche-toi maintenant.

EDVARD

Non, j'ai dit. Je veux bien aller te chercher à l'aéroport lorsque tu rentres d'une de tes cliniques à Vienne ou à Londres, je veux bien m'occuper de notre enfant et de ta mère et je veux bien essayer d'apprendre à te connaître à nouveau - mais tes trucs sadiques tu iras te les chercher toi-même.

HELENA

Les miens ?

EDVARD

Les nôtres. Vas-y. Dépêche-toi.

(Hélène se lève et va fouiller dans un placard fermé à clé - revient avec différents objets et vêtements et une paire de chaussures, étincelantes comme des stylets. Elle les porte posées en équilibre dans le creux de sa main, pareille au garçon de la version filmée de "Ordet" de Kaj Munck qui tenait un brin de paille en équilibre. La scène a effectivement une atmosphère sensuelle de résurrection).

HELENA

(Pendant qu'il reste totalement passif).

Qu'attends-tu ?

EDVARD

Je tremble. Tu sens ?

HELENA

(Avec une distance absolue)

N'est-ce pas là ce que sentent les enfants lorsqu'ils sont très excités ?

(Enlève sa robe)

Sacré suceur.

EDVARD

Par quoi ?

HELENA

Par les cadeaux. Mon coeur avait l'habitude de battre tellement le matin que je vomissais presque - à l'heure du déjeuner j'étais obligée d'aller me coucher et il fallait envoyer chercher le médecin. Je croyais toujours que j'allais mourir avant de recevoir mon cadeau.

EDVARD

Nous parlions de moi.

HELENA

Tu parlais de toi. Ne me touche pas. Je n'accepte pas que tu me touches. Que tu me tâtes. Je n'aime pas ça. Que tu me touches ? C'est ce que je déteste le plus. Ne t'arrête pas.

EDVARD

Regarde.

HELENA

Quoi donc ?

EDVARD

Moi ... La première fois que je tremble depuis trois mois. Regarde.

HELENA

Peut-être n'as-tu pas entendu ce que je disais ?

EDVARD

Non, pas du tout.

HELENA

C'est beaucoup plus méchant que tu sembles croire.

EDVARD

Suceur ... ? Oui, je le comprends. Que veux-tu dire par là ?

HELENA

Tu y es porté. Tu semble l'aimer.

EDVARD

Je croyais que tu aimais.

HELENA

J'aime, petit salaud.

EDVARD

Mais ?

HELENA

Mais de toute façon je savais quel était toujours mon cadeau -

EDVARD

Quoi donc ?

HELENA

De la déception.

EDVARD

Avons-nous commencé ?

HELENA

(Ayant chaussé les chaussures)

Non, mais maintenant nous commençons.

EDVARD

Non, tu commences trop vite ... Il ne faut pas que tu commences trop vite. Il ne faut pas que ça aille trop vite ! Je veux avoir une petite ... frontière avant ... avant que nous basculions.

HELENA

Pourquoi ça ... J'ai commencé maintenant. Dépêche-toi.

EDVARD

Je t'aime si terriblement, Hélène.

HELENA

Je ne m'appelle pas Héléna.

EDVARD

Non. C'est vrai.

HELENA

Mais alors, sors. Je ne suis qu'une sale chatte.

EDVARD

Oui.

(Edvard sort. Se tait. Frappe
doucement. Entre)

Pardon ?

HELENA

Que désirez-vous ?

EDVARD

Bonjour -

HELENA

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

EDVARD

J'ai rendez-vous avec le Docteur Bacon.

HELENA

Vous ?

EDVARD

Oui, c'est vrai, c'est vrai, j'ai téléphoné.

HELENA

Impossible. Il ne reçoit pas n'importe qui.

EDVARD

Si, soyez bon ... C'est vrai.

HELENA

Non, vous vous vous êtes trompé d'adresse ...

EDVARD

Soyez bon ...

HELENA

(Près du rayon de livres. Consulte un dossier).

Vous avez un nom ?

EDVARD

Bacon. Oui. Bacon.

HELENA

A 11 heures ?

EDVARD

Exactement, c'est moi !

HELENA

Non, non, non. Pas le peine d'essayer.

EDVARD

Mais j'ai appelé il y a une heure.

HELENA

Ici ? ... Je regrette.

(Pause)

Je ne peux recevoir personne pour l'instant. Il y en a déjà eu beaucoup aujourd'hui. En plus -

EDVARD

(D'une voix plaintive)

Soyez gentil, Docteur.

HELENA

Impossible.

EDVARD

Docteur, il le faut. Il me le faut.

HELENA

Impossible. Rappelez à nouveau. Rappelez la semaine prochaine.

EDVARD

Ce n'est pas possible.

(Tremble. Essaie de la toucher)

Vous ne comprenez pas ? Il me le faut.

HELENA

Enlevez vos mains ... Est-ce vraiment si urgent ?

EDVARD

Oui.

HELENA

Oh, mon dieu.

(Avec dédain)

Baissez-vous.

EDVARD

Où ?

HELENA

A genoux. Baissez-vous. Asseyez-vous.

EDVARD

Comme ça ?

HELENA

Embrassez ma chaussure.

(Edvard embrasse)

Et l'autre. Vous êtes vraiment trop minable.

(Le regarde de haut)

Vous pouvez voir quelque chose ?

EDVARD

Non, Docteur.

HELENA

(Se tient encore plus écartée)

Et maintenant ?

EDVARD

Oui, Docteur, oh, maintenant je peux voir un peu.

HELENA

Vous trouvez que vous le méritez ?

EDVARD

Non, pardon, Docteur, je n'ai pas fait exprès.

(Hélène se penche, attrape une de ses oreilles pour le faire se lever, puis le pousse de façon à ce qu'il tombe. Lui donne des coups de pied. Edvard crie comme un enfant).

HELENA

Pas de cris ici, c'est compris ?

(Lui donne de nouveaux coups de pied).

EDVARD

Bon, je vais essayer, Docteur.

HELENA

Pourquoi venez-vous ici ?

EDVARD

Je ne peux pas m'empêcher, Docteur.

HELENA

Non, je vois.

(Pause)

Etes-vous déjà venu ?

EDVARD

Une fois, Docteur.

HELENA

Je ne me souviens pas ... Et comment ça a été depuis la dernière fois ?

EDVARD

Indescriptible. Terrible. Difficile, Docteur ... Soyez gentil, Docteur.

HELENA

Terrible ?

EDVARD

Je ne peux pas m'en sortir seul.

HELENA

Alors nous devons vous aider.

EDVARD

Vous pouvez ?

HELENA

Levez-vous.

(Pause)

Enlevez vos vêtements. Faites ce que je dis. Sinon vous pouvez partir.

EDVARD

Non, de grâce, Docteur.

HELENA

Ne me touchez pas ! Comment osez-vous !

(Le frappe)

EDVARD

Pardon.

HELENA

Vous êtes insolent, stupide et crasseux.

EDVARD

Oui.

HELENA

Vous êtes dégoûtant.

EDVARD

Dégoûtant.

HELENA

Etendez vos mains.

(Edvard obéit)

Et maintenant nous allons voir si vos dessous sont propres.

EDVARD

Oui.

(La scène qui suit, longue de trois ou quatre minutes, est un jeu sadomasochiste, à la limite du tolérable. Il n'y a pas de dialogue. Seulement une chorégraphie. A la fin, arrivés près du mur avec les miroirs, ils sont totalement heureux, délivrés et calmes. Hélène se tourne dans un état d'ivresse, pleine d'arrogance, vers Julia qui a été réveillée par leurs cris et qui est restée à contempler la scène).

HELENA

(Sans qu'on ne sache à qui elle s'adresse.)

Allez, tue-moi. Je le mérite.

(On frappe à la porte d'entrée
Julia entre.)

Tu n'oses pas.

JULIA

(Regarde Hélène dans les yeux.
Elles se comprennent.)

Arrêtez.

EDVARD

J'ai terminé. Je suis satisfait.

JULIA

Je vais appeler.

HELENA

Qui ? Maman.

JULIA

Hélène.

HELENA

Qui vas-tu appeler, maman ?

(Elles restent immobiles.
N'arrivent pas à s'éloigner l'une
de l'autre. Soudain, elles enten-
dent qu'on frappe à la porte).

JULIA

Habille-toi.

(Se retourne rapidement. Sort pour
ouvrir.)

JANE

Mais vous n'entendez pas que je frappe ! Ca fait une demi-heure ou trois quarts
d'heure que j'attends là dehors.

(Plus faiblement.)

Oh, pardon. Je croyais que vous ne vouliez pas ouvrir.

JULIA

Qui êtes-vous ?

JANE

Moi ?

JULIA

(Frappant du pied.)

A cette heure de la nuit ! QUI ETES VOUS ! QUE VOULEZ-VOUS !

JANE

Ne me criez pas dessus. Je voudrais parler à Hélène.

JULIA

A qui ?

JANE

Hélène...

JULIA

A Hélène ?

JANE

Oui.

JULIA

Mais bien sûr. Mais bien sûr, vous allez lui parler ! Entrez donc ! ENTREZ DONC ICI !

JANE

Ne me touchez pas ! J'en ai assez qu'on me jette de-ci, de-là.

JULIA

Vraiment ?

JANE

Oui, vraiment.

JULIA

Vous en avez assez ?

JANE

Oui. C'est bien ce que je dis. Vous êtes sa mère ?

JULIA

Non, je ne suis pas sa mère.

JANE

Mais vous vous ressemblez énormément.

JULIA

Non, je ne suis pas sa mère. Je ne suis pas sa mère. Je n'ai rien à voir avec tout ça.

R I D E A U

(La même pièce, le lendemain matin à 7 heures 30. Elaine entre fraîche et dispose, portant une pile de vêtements et une grande tasse de thé jette les vêtements sur le canapé au moment où Jane sort de la chambre d'enfant avec un biberon et une couche. Elle se sourient instinctivement l'une à l'autre.)

JANE

Ca me donne envie d'être à nouveau enceinte.

(Rit.)

Mais bien entendu, ce n'est pas possible.

ELAINE

Oui, elle est superbe le matin.

JANE

Oui, toute enrouée... Elle ne fait que rire. Je ne peux plus avoir d'enfants.

ELAINE

Tu es debout depuis longtemps ?

JANE

Non, je viens de me réveiller à l'instant. Tu es Elaine, n'est-ce pas ?

ELAINE

Oui, c'est moi. Salut !

JANE

Jane, je suis Jane.

(Rit.)

J'espère que je ne t'ai pas réveillée ?

ELAINE

Non, pas du tout...

JANE

Helena a dû parler de moi. As-tu des enfants ? Non.

ELAINE

Du thé ?

JANE

Il faut que j'aille jeter cette couche ... Comme tu es jolie.

ELAINE

Tu trouves ?

JANE

Oui - oh, comme tu es jolie.

ELAINE

Oui. Veux-tu que j'aille te chercher un peu de thé ?

JANE

Non, non, non ... Il faut que je rince ce biberon. Je me servirai moi-même. A qui est la robe de chambre ?

ELAINE

A Hélène.

(Jane sort dans la cuisine, rince le biberon, prépare du thé. Elaine met en marche le tourne-disque, Don Giovanni, l'aria de la vengeance, elle examine son slip, l'enfile, mal à l'aise. Jane revient avec du thé).

JANE

Une musique merveilleuse.

(S'installe)

Elle dort ?

(Boit son thé. Se penche et prend une cigarette sur la table l'allume et écoute).

Comme c'est agréable d'être ici. Et toutes ces fleurs.

ELAINE

Hm.

JANE

Si, si. Vous avez le journal ? C'est dimanche aujourd'hui, n'est-ce pas ?

ELAINE

Non, je ne pense pas.

JANE

Elle dort encore ?

ELAINE

Je ne sais pas. J'ai pris un somnifère hier.

JANE

Pourquoi ?

ELAINE

Parce que je voulais dormir.

JANE

Que prends-tu ?

ELAINE

Du Sobril.

JANE

Mon dieu, il n'y a pas de sucre. Oui, ce n'est pas fort.

(Se lève brusquement, sort en courant, revient, heureuse, baisse le son, sans y faire attention, s'installe confortablement dans le canapé).

Et j'arrive comme ça, sans être invitée. Tu dormais hier, quand je suis arrivée ?

ELAINE

Non.

JANE

Ce n'est pas grave si je lui ai donné à manger ? Quelle question stupide.

(Pause)

J'adore les enfants.

JANE (Suite)

(Pause)

Je peux te prendre une cigarette ?

ELAINE

Sers-toi.

(Pause. Jane va chercher une cigarette, l'allume et s'installe à nouveau. Sourit à Elaine).

JANE

Mon seul exercice - tousser pendant une demi-heure au moment du petit déjeuner. Je trouve ça merveilleux !

ELAINE

Quoi donc ?

JANE

Tout ça. Je suis intimidée.

(Elaine l'observe étonnée)

Qu'est-ce que Héléna a raconté sur moi ?

ELAINE

Rien de particulier.

JANE

Non ?

ELAINE

Non rien.

JANE

Elle aurait quand-même pu dire quelque chose ... Il y a eu un contact extraordinaire entre nous. En tout cas pour moi. Quelle fille ! Et cette énergie qu'elle a. Elle a réussi à me faire faire des tas d'exercices le matin, des étirements jusqu'au bout des doigts de pied. Quand on se relevait, le rimmel des yeux avait coulé jusque là.

(Avec un accent d'exaspération)

Tu trouves que j'ai été bête de venir ici ? Qu'en penses-tu ? Je peux repartir, non ? Héléna fait bien partie des gens qui disent ce qu'ils pensent ?

JANE (Suite)

(Pause)

Veux-tu encore du thé ?

ELAINE

Non, il m'en reste.

JANE

Tu en as ? J'ai déjà fini le mien.

(Pause)

Mes amis disent que je suis excessive. Je l'étais déjà enfant. Excessive et adorable.

(Rit)

Ma mère avait l'habitude de dire que c'était infernal de faire des courses avec moi, dès que j'entrais dans le magasin, les autres mères garaient leurs enfants sur le comptoir, tellement j'étais coléreuse. Le hasard a fait que j'ai rencontré ta mère cette nuit.

ELAINE

Ah bon .. Et c'était comment ?

JANE

Je n'aurais jamais dû venir ... äi äi, äie... Non, ce n'est pas pour ta maman - mais est-ce que tu as des pansements ? La première chose que j'ai faite, aller acheter une paire de chaussures neuves. C'est l'automne, vois-tu et je suis en permission. Je vais faire la fête. Il faut que je trouve un autre appartement ... Non, je n'aurais pas assez d'argent pour ça. Il faut que je loue une chambre. Nous avons une villa à Nockeby. Tu y es allée ? Comme tu dois bien le comprendre, je ne pourrai plus jamais rentrer chez moi ... Où habites-tu ? C'est beaucoup plus pratique qu'eux deux y habitent, ils s'aiment tant ... car j'espère vraiment qu'ils s'aiment ... sinon, ce serait pénible ... Qu'est-ce que je vais faire ? J'ai du mal à croire que c'est vrai ... car si c'est vrai ... si c'est vraiment vrai, alors je peux arrêter le temps ... pour ne plus rien savoir, ce qui est arrivé est si terrible ... J'ai reçu un choc énorme ... C'est pour ça que je n'arrête pas ... N'est-ce pas ? Je veux dire ... dis moi si je parle trop, on ne s'imaginer pas en fait que des sentiments puissent tout gâcher ... ce n'est pas comme si la maison avait brûlé ou comme si j'avais appris que j'avais un cancer du sein et qu'il faille opérer et ôter un sein ... n'est-ce pas ? En ce cas ce serait simple. Si on pouvait se faire vacciner contre l'amour ? Non, ce serait affreux. Nous étions en Grèce à Pâques, j'ai pris quelques jours de vacances et nous sommes partis tous les trois ... nous avons pris le train, c'était parfait ... Nous avons baissé les vitres et le train approchait d'Athènes, l'air était transparent et chaud et sentait les épices, et à Thessalonique -je crois c'était là, car au milieu de la nuit des policiers ou des douaniers sont montés dans le train - il y a eu un tas de gens qui sont

JANE (suite)

montés avec des agneaux dans les bras, écorchés et saignants et ils les suspendaient aux porte-manteaux, c'était au moment de Pâques, je suppose qu'ils les apportaient comme cadeau à leurs parents en ville, tu ne crois pas ... Qu'en penses-tu ?

ELAINE

Oui .. Qu'est-ce que tu fais ?

JANE

Tu veux dire ce que je fais dans la vie ? Mon travail ?

ELAINE

Oui.

JANE

Pourquoi demandes-tu ça ?

(Silence)

Je porte le deuil. Si, je porte le deuil ... mais eux ils vivent ... les salauds ... Ils vivent. Ma mère est morte ce printemps ... C'est pour ça que nous avons voulu aller à Athènes. Pour tout quitter, et c'est vraiment ce que nous avons fait.

ELAINE

Ah bon.

JANE

Oui ... Ma petite maman ... Elle a eu une tumeur au cerveau ... Je ne sais pas si tu sais ce que c'est ... si tu as déjà vu des services comme ça ? Je veux dire, il y a aussi des enfants ... je ne le supporte pas ... C'est trop pour moi ... Tu vois, sa tête était grosse comme ça.

(Montre)

Si, c'est vrai, je ne plaisante pas ... et il y avait des enfants ... non ... C'est seulement

(Regarde sa main droite)

en voyant sa main droite que je reconnaissais que c'était ma petite maman ... Non, je travaille comme secrétaire dans une maison de disques ... Et toi, tu fais des études de médecine, n'est-ce pas ? ... Oui, il y a des moments où on se demande vraiment si on travaille dans un hôpital ou dans une maison d'édition ... mais comment vais-je pouvoir -

(Rit)

JANE (suite)

- ces choses là se savent ... Je ne peux pas quitter la ville ... Où aller ? Je trouvais tellement merveilleux qu'ils aient tant de choses ... en commun ... il y avait une si bonne ambiance quand ils étaient ensemble ... Je voudrais qu'il meure.

ELAINE

Qui ?

JANE

Tobias. Mon fils.

(Pause)

Non ? Tu ne comprends pas ce que je veux dire ? Je trouvais tellement merveilleux qu'ils aient tant de choses en commun ... Tu comprends ? Quelle heure est-il ?

ELAINE

Bientôt huit heures.

JANE

Pas plus ?

ELAINE

Quel âge a-t-il ?

JANE

18. Et toi ?

ELAINE

28

JANE

Moi, j'en ai 48. Quel appartement calme. J'ai une telle sensation d'humiliation. Il est venu me voir. Mon mari. Pas Tobias. Mon mari est venu me voir. Pas Tobias. Mon mari est venu me voir ... ha, ha ... avec des pêches qui avaient l'air de pommes ou avec des pommes qui avaient un goût de pêches ... Il sait que j'adore les pêches ... Et un livre ... le salaud ... qu'est-ce qu'il s' imagine ? ... Si un cerveau est ... non, je n'ai pas pu le lire ... J'adore ... la poésie ... J'essaie moi-même - d'en écrire je veux dire ... J'écris vraiment ... mais c'est plutôt nerveux, comme la drogue, disait quelqu'un ... J'ai mis des années avant de comprendre ce qu'il voulait dire, c'était par méchanceté, n'est-ce pas ... Je voulais qu'il couche avec moi, à cet instant là. Là sur le lit. Je le voulais. J'ai dit à Hélène de descendre au kiosque. Je le lui ai dit qu'Hélène allait faire des courses. Viens t'asseoir ici. Touche moi. Couche avec moi. Qu'est-ce que tu as là et j'ai caressé de haut en bas et il restait assis

JANE (suite)

le regard fixe ... A quoi penses-tu, espèce de salaud ? Couche avec moi. C'est de moi que tu as envie. Je veux être aimée par toi. A l'instant.

(Pause)

A l'instant. Entends-tu ce que je dis ? Viens ici et couche avec moi. Si, dis-je. Essaie. Je ne suis pas triste. Au contraire. Encore une minute et je me couche par terre les cuisses écartées.

(Amusée)

C'est sérieux, cette chose avec Tobias ... ou seulement une altération momentanée et dégoûtante de la personnalité qui frappe les hommes de ton âge et que tu as l'intention d'assumer de manière aussi correcte et discrète que possible ? - Je comprends que tu aies reçu un choc, disait-il. - Diable, que non ! Je n'ai pas reçu le moindre choc ! Pas le moins du monde ! Ça ne marche pas ! ... Ne t'imaginer rien. C'est un simple besoin. J'en ai envie. Tu me laisses sucer ou pas ? - Une autre fois. Quoi ! Alors en ce cas autant que tu partes ... Non, je reste encore un instant ... Tu es sûr que tu ne veux pas ? ... Nous pouvons faire l'amour comme nous l'avons toujours fait ... Je suis toute ouverte ... Pardonne-moi ces dernières années ... Nous avons quand-même vécu et habité ensemble pendant 16 ans ... Mais je lui ai dit, tu ne peux pas agir ainsi avec moi ... Nous avons vécu si longtemps ensemble. Nous avons ~~avons~~ élevé Tobias ensemble ... Ce n'est qu'une maladie mentale ... Tu es malade en ce moment et tu ne sais pas ce que tu ressens ... C'est toi qui devrais être ici à ma place ... Tu ne sens rien ? ... Il est impossible que tu aimes Tobias ... Comment pourrais-tu aimer quelqu'un d'autre quand tu as cessé de m'aimer ... Qu'est-ce que je dis ? Comprends-tu ce que je dis ? Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce qu'ils font ... et comment ils le font ... Mais peut-être ne peuvent-ils pas s'en empêcher ... Nous avons un si beau jardin ... Tobias a l'habitude de sortir une lampe à pétrole le soir et de s'installer pour lire ... Peut-être que j'aurais dû agir autrement ? ... Il était si délicat ... honnête, réfléchi, donnait une impression de sécurité ... Certains êtres sont comme des retours à la maison ... On a été absent toute sa vie et c'est pour eux, pour eux seulement, que ce qui s'est passé s'est passé, et qu'on l'a conservé et protégé dans son for intérieur pour revenir un jour vers eux et poser la tête sur l'oreiller dans le noir et leur raconter ... Tu es un de ces êtres, Jane ... Oui, peut-être le suis-je ... Peut-être voudrais-je l'être ... Et nous n'avons pas eu de problèmes avec Tobias, pendant qu'il grandissait, si ce n'est que brusquement il est devenu très délicat ... sensible, non, aujourd'hui je dirais ... Tu n'es pas du tout sensible, tu as des manières de donzelle ... Je t'ai arrêté le disque ? Je n'ai pas fait exprès ... Je suis ridicule à rabacher ainsi mes problèmes ? Je me sens comme un petit singe tout pelucheux, qui caquette en s'épouillant ... qui fait claquer ses dents comme s'il y avait quelqu'un ... Tu sais mon bridge ... je ne m'y habitue pas ... Ce n'est pas que je ne peux pas trouver un homme si je le veux, non, au contraire, ce n'est pas difficile ... J'ai été courtisée même à l'hôpital, un gros, gras et dégoûtant, qui est venu vers moi et qui m'a mordu l'oreille en disant qu'il avait eu envie de moi dès que les ambulanciers m'ont amenée en courant sur une civière où j'étais étendue en vomissant ... tu comprends, mon mari est venu avec moi dans l'ambulance et je me suis réveillée dans la voiture et il me tenait la main et j'avais la bouche toute pâteuse et je ne pouvais rien lui dire ... et ensuite quand je me suis réveillée, il était debout à côté du lit et j'avais des tuyaux dans la bouche ... et ce salaud qui criait

JANE (suite)

de l'autre côté de la salle à manger ... Jane, Jane, viens ici ... Oui, oui, laisse-moi tranquille et qui criait, chez toi on ne doit pas avoir de succès puisque tu es lesbienne ... Je trouve qu'avant d'émettre des avis sur les femmes, ils devraient faire l'effort d'aller jusqu'à une glace pour se regarder et se demander quelle joie ils pourraient apporter - je trouve que tant d'hommes sont de tels ... Ce n'est pas non plus faire l'amour qu'ils veulent, ils veulent qu'on leur donne le sein ... et il n'y a probablement pas de mal à ça, mais pas mon sein, pas mon sein ... Ce qui fait que bien sûr je peux trouver quelqu'un avec qui coucher ... mais ça ne m'intéresse pas, c'est mort ... je suis plutôt incomplète sans un homme, j'ai senti ce que c'est de recevoir un homme. Il est ici, vois-tu, j'ai envie d'étendre la main ... mais je ne peux pas l'atteindre. J'ai entendu dire par l'une des autres femmes qu'il faut au moins trois ans, ou était-ce cinq ? - pour dépasser une telle séparation ... qu'on oscille tous les jours entre le désespoir et ...

(Pause)

Est-ce que je peux téléphoner ?

ELAINE

Bien sûr. C'est là bas.

JANE

Où ? Ah!

(Y va. Fait un numéro. Quelqu'un répond. Elle écoute, ne dit rien. Raccroche).

Je me demande s'ils dorment dans le même lit. Il doit se lever le premier pour aller dans la cuisine, prendre le journal et faire le café ... Puis il revient avec le plateau. Tu ne crois pas ? Il s'assoit sur le bord du lit et reste à le regarder, le réveille ... Ça fait seulement trois mois qu'ils sont ensemble, tout doit être encore frais et nouveau ... Est-ce qu'il lui dit "papa" lorsqu'ils font l'amour ?

(Revient. S'assoit)

Les jeunes garçons aiment qu'on suce et lèche leurs queues, je l'ai vu hier dans le métro. Mais ce n'est pas une vie, non n'est-ce pas ? Je peux prendre encore une cigarette ... Et tu veux être médecin légiste, c'est ça ?

ELAINE

Oui.

JANE

Pourquoi ? ... Sais-tu ce qu'est le deuil ?

ELAINE

Le deuil ?

JANE

Oui, le deuil ... Ce qui se passe ?

ELAINE

Tu veux dire le deuil lui-même ? Le travail qu'on accomplit sur soi pour arriver à l'assumer ?

JANE

Oui, exactement ... Lorsqu'une personne meurt ... Ce que ça signifie ?

ELAINE

Non.

JANE

Non.

ELAINE

Non, je ne peux que deviner ... On essaie peut-être de retenir quelqu'un qui n'est plus là et qui doit disparaître ... On essaie désespérément de se souvenir de ce qui doit être oublié.

JANE

Oui, exactement !

ELAINE

La première chose qu'on vous apprend est que quelqu'un n'est plus là. A travers le deuil on cherche à éviter de comprendre qu'il en est ainsi ... En portant le deuil de celui qui est mort, on le retient. C'est une sorte de lutte.

JANE

C'est beau ... Est-ce là ce que je fais ? C'est beau. Non, j'ai été brisée.

ELAINE

Brisée ? Comment ?

JANE

J'ai été brisée.

(Edvard qui a tiré la chasse d'eau des toilettes entre dans la pièce, très heureux et content, le visage lisse et souriant. La dernière fois que nous l'avons vu, il était enflé et décontenancé).

EDVARD

Ssch ... Elle dort si bien ... Salut, Jane. As-tu eu du café ?

JANE

Du thé.

EDVARD

C'est tout ce que tu as eu ?

JANE

Non pas du tout, j'ai eu plein de sympathie aussi.

EDVARD

Ah bon. Tu le mérites.

JANE

Comment le sais-tu ?

EDVARD

Ce sont des choses qu'on sait ... Salut Elaine.

ELAINE

Salut.

EDVARD

Comme tu as l'air heureuse. Pourquoi ?

ELAINE

Je suis un être assez satisfait. Assez.

EDVARD

Oui, en effet. As-tu bien dormi cette nuit ?

ELAINE

Oui, et toi ?

EDVARD

Oui, vraiment. Il y a longtemps que je n'ai pas dormi aussi merveilleusement bien ...

(S'en va, revient, regarde le journal, grimace comme s'il avait une mauvaise odeur, se penche et embrasse rapidement Elaine dans la nuque).

ELAINE

Tu ne te trompes pas ?

EDVARD

De quoi ?

ELAINE

De personne.

EDVARD

Evidemment que je ne me trompe pas. Est-ce que je me trompe ?

ELAINE

Je ne sais pas.

EDVARD

Il faudra voir ça rapidement. Qu'est-ce que c'est que ce journal ? Je devrais pourtant savoir ? J'ai beau être enthousiaste, il suffit que j'ouvre ce journal pour que tout devienne triste, dénué de sens, uniforme - on peut aussi bien aller se recoucher. On n'y lit rien qui soit condamnable en soi. C'est tout simplement que ça dessèche. Trois pages de ce journal et je suis transformé en momie. Comment vas-tu Jane ?

JANE

Je vais bien.

EDVARD

Parfait. Je vais bien aussi. Est-ce si sûr ?

JANE

Oui. Bientôt elle voudra rester éveillée un peu plus longtemps et elle se mettra à pleurer quand vous la quittez.

EDVARD

Oui, c'est bien ça. Bientôt elle se rendra compte lorsque nous quitterons la pièce. Alors je ne quitterai plus la pièce. J'espère que tu ne te sens pas étrangère. Nous sommes très heureux de te voir. Tu comprends ? Et voici notre petite Julia. Non, ne bouge pas. Vous vous êtes déjà vus. Julia. Voici Jane. Jane. Voici Julia. Julia. Voici Jane. Jane. Voici Julia. Et me voici. Edvard. Edvard voici Julia et voici Jane. Comment a été la nuit ? Bien dormi ?

JULIA

Elaine, j'ai quelque chose à te dire ... Où est Héléna ?

EDVARD

Héléna dort ... Ne la dérange pas.

JULIA

Ma petite Elaine.

EDVARD

Pas si fort. Tu vas réveiller la petite.

ELAINE

Oui, maman.

EDVARD

Qu'y a-t-il, Julia ?

JULIA

Elaine, je voudrais te demander de m'aider à descendre mes valises. Et à louer une place ?

EDVARD

Où pars-tu ?

JULIA

Auras-tu le temps de m'accompagner à la gare lorsque nous serons habillés ?

EDVARD

Pourquoi ça ?

(Pause)

Héléna n'est rentrée qu'hier. Tu veux déjà partir ?

JULIA

Si tu m'accompagnes, je peux prendre les valises tout de suite.

ELAINE

Tu rentres chez toi ?

JULIA

Je crois que c'est mieux ainsi.

EDVARD

Si tu préfères. C'est dommage.

ELAINE et EDVARD

Quand pars-tu ?

JULIA

Il y a un train toutes les heures. Mais je n'arrive pas à trouver ma carte.

ELAINE

Tu en as besoin ?

JULIA

Bien sûr que j'en ai besoin.

EDVARD

Il faut que je sorte tout à l'heure - je peux aller louer une place.

ELAINE

Où vas-tu ?

EDVARD

Que dirais-tu si je t'offrais une place en première - tu l'as bien méritée.

JULIA

Je voyage toujours en première.

EDVARD

Ah bon, n'empêche que je te l'offre.

ELAINE

Mais alors il faut que tu emmènes la petite ?

EDVARD

Je l'emmène toujours avec moi.

(S'adressant à Jane)

Maria est un joli nom. Julia n'est pas mal non plus. Qu'en penses-tu, Julia. Tu aimerais ? Je n'y aurais pas pensé ... Julia ? Julia ? Comment ça sonne ?

JANE

C'est un joli nom. Moi, si j'avais une fille, elle s'appellerait Sara.

EDVARD

Julia ! qu'en dis-tu ? Ho, ho ! Es-tu là ? ou est-ce moi qui n'y suis pas ?

(S'approche d'elle, elle réagit, physiquement dégoûtée).

Oui, oui. Ces choses là sont en nous. Tu devrais le savoir ?

(Pause)

Elle va bien à présent.

JULIA

Mais, mon pauvre Edvard, ça ne me regarde pas ce que vous faites. Vous êtes adultes.

EDVARD

Alors ?

JULIA

Rien ne m'est étranger.

EDVARD

Alors ce n'est pas nécessaire que tu rentres. Ça semble un peu exagéré. Elle a besoin de toi. Elle a besoin d'un père.

JULIA

Merci. Elle a déjà une maman.

EDVARD

Je sais ce que vous lui avez fait.

JULIA

C'est un mensonge !

EDVARD

Quoi donc ?

JULIA

Ce n'est pas vrai !

EDVARD

Non, ce n'est peut-être pas vrai, mais c'est exact.

JULIA

Comment oses-tu ?

EDVARD

Mais mon dieu. Je trouve qu'on peut tout de même en parler.

(Pause)

JULIA

Ce n'est pas vrai ! Nous ne lui avons jamais fait mal !

EDVARD

Petite Julia. Parle un peu moins fort.

JULIA

Alors elle ment !

EDVARD

A propos de quoi ?

JULIA

Je ne le sais pas ... je ne le sais pas. Je ne sais pas ce qu'elle est capable d'inventer. Tu comprends ! Elle n'est une joie pour personne et elle ne l'a jamais été.

(Pause)

Il ne l'a jamais touchée !

EDVARD

Que dis-tu ? Tu es tellement excitée que je n'entends pas ce que tu dis.

JULIA

Il ne l'a jamais touchée ... c'est seulement dans son imagination. Elle s'asseyait sur ses genoux jusqu'à ce qu'elle ait 13 ans et que je lui dise, à lui, qu'il valait mieux qu'elle descende ...

EDVARD

(S'adressant à Jane)

Il avait quelque chose d'athlétique ?

JULIA

Quelque chose d'athlétique ? Il était parmi les plus grands.

EDVARD

Mais plutôt petit.

JULIA

Il a gagné cinq médailles d'or ! Il y avait des journalistes qui attendaient devant notre porte simplement pour l'apercevoir un court instant.

JANE

Est-ce que vous avez des pansements ?

JULIA

Des pansements ?

JANE

Pour mon talon qui me fait mal.

JULIA

Elaine, sois gentille.

EDVARD

Salut, Hélène. Julia veut rentrer déjà. Et dans un instant je vais faire une promenade avec la petite ... grenouille ... Il fait si beau dehors. Il pleut.

ACTE III

(La même pièce à 9 heures 30.
Julia entre, habillée pour
partir).

JULIA

(Ne sachant quoi dire)

Quelle heure est-il ?

JANE

Neuf heure et demie, je crois.

JULIA

Vous n'allez pas vous habiller bientôt ?

JANE

Si, si.

JULIA

Oui je suis prête.

JANE

Vous partez maintenant ?

JULIA

(Ne lui répond pas).

Ca a été agréable d'être ici.

(pause)

Tu ne m'accompagnes pas ?

JULIA

Pourquoi n'allez vous pas vous habiller ? Vous êtes fatiguée ?

(pause)

Qu'y a-t-il, Helena ?

JANE

Qu'y a-t-il, Helena ? Tu ne bois pas ton café ?

JULIA

Il est froid maintenant.

JANE

Je peux en refaire

JULIA

J'ai déjà fait la vaisselle et rangé.

JANE

Ce n'était pas la peine, j'aurais pu le faire.

JULIA

Oui, - mais vous ne l'avez pas fait.

JANE

Je ne croyais pas que c'était si pressé.

JULIA

Non, je le vois bien. On ne fourre pas des couches pleine de caca dans la poubelle. On les jette dans le vide-ordures en les metttant dans un sac à part.

JANE

Je sais, mais j'avais peur de sortir dans l'escalier.

JULIA

Ah bon ... Vous avez des phobies ?

JANE

J'étais en robe de chambre.

JULIA

Oui, Helena ... Je ne sais pas quand j'aurais le temps de revenir ...
Probablement pas cet automne ... Helena ?

JANE

Les pilules vous abrutissent un peu.

JULIA

Oui, peut-être.

(Pause)

Hélène

JANE

Hélène, ta maman te parle.

JULIA

Je ne pense pas avoir besoin d'interprète, si vous voulez bien m'excuser. Je ne voudrais pas être désagréable.

JANE

Non, je comprends. Est-ce que je suis pour quelque chose dans le fait que vous allez partir comme ça ?

JULIA

Comment ça ? Je ne pense pas vous avoir rencontrée jusque là.

(S'adressant à Hélène)

Ne bouge pas ta jambe. Qu'est-ce qu'elle a ?

(Pause)

Qu'est-ce que tu veux ?

JANE

Je ne sais pas.

(Pause)

Petite Hélène ...

JULIA

Laissez-la tranquille !

JANE

J'essaie seulement ... bon.

JULIA

Laissez-la tranquille, je vous dis ! C'est moi qui lui parle !

JANE

J'essaie seulement d'établir un contact avec elle.

JULIA

Vous n'avez rien à essayer, vous entendez.

JANE

Je ne dirai rien.

JULIA

Je ne comprends pas ce que vous faites ici ... Qui vous a demandé de venir ?

JANE

Hélène.

JULIA

Mais pas à n'importe quelle heure. N'est-ce pas, Hélène ? As-tu demandé à cette femme de venir ici exactement quand ça lui plaît ... Ce sont des choses qu'on dit mais qu'on ne fait pas. Vous ne comprenez pas ça ? Vous êtes aussi du genre artiste ?

JANE

Oui, on pourrait le dire. D'une certaine manière. Je travaille avec des matériaux vivants.

JULIA

Ah bon.

JANE

Je suis coiffeuse. Edvard disait qu'il trouvait sympathique que je sois là - n'est-ce pas, Hélène ? Dis à ta maman que je ne mens pas.

JULIA

Je n'ai pas dit que vous mentiez ... Hélène, tu le fais exprès ? Combien de temps vas-tu rester comme ça ? Hélène - combien de temps ça va durer ? ... Tu pourrais au moins te lever pour dire au-revoir ? Est-ce trop demander ! je suis restée ici pendant trois mois, à m'occuper de ta maison et de ton bébé et à pré-sent j'ai l'intention de rentrer chez moi. Tu sais ce que ça signifie ? ... Tu sais ce qui t'attend ?

JANE

Vous ne pourriez pas parler un peu plus calmement ? ... On dirait qu'on vous met un révolver sur la tempe.

JULIA

Je ne comprends pas ce que vous faites ici... Qui vous a demandé de venir ?

JANE

Hélène.

JULIA

Mais pas à n'importe quelle heure. N'est-ce pas, Hélène ? As-tu demandé à cette femme de venir ici exactement quand ça lui plaît... Ce sont des choses qu'on dit mais qu'on ne fait pas. Vous ne comprenez pas ça ? Vous êtes aussi du genre artiste ?

JANE

Oui, on pourrait le dire. D'une certaine manière. Je travaille avec des matériaux vivants.

JULIA

Ah bon.

JANE

Je suis coiffeuse. Edward disait qu'il trouvait sympathique que je sois là - n'est-ce-pas, Hélène ? Dis à ta maman que je ne mens pas.

JULIA

Je n'ai pas dit que vous mentiez... Hélène, tu le fais exprès ? Combien de temps vas-tu rester comme ça ? Hélène - Combien de temps ça va durer ?... Tu pourrais au moins te lever pour dire au revoir ? Est-ce trop demander ! Je suis restée ici pendant trois mois, à m'occuper de ta maison et de ton bébé et à présent j'ai l'intention de rentrer chez moi. Tu sais ce que ça signifie?... Tu sais ce qui t'attend ?

JANE

Vous ne pourriez pas parler un peu plus calmement ?... On dirait qu'on vous met un révolver sur la tempe.

JULIA

Comment ? Vous dites ? Votre dernière phrase ?

JANE

On dirait qu'on vous met un révolver sur la tempe.

JULIA

Vous avez cette impression. Non, non, pas du tout... Le coup est déjà parti.

JANE

Mais alors, vous pourriez vous calmer...

JULIA

Je veux parler avec ma fille. Vous voulez bien que je parle avec ma fille ?
Vous voulez bien vous taire un peu ?

JANE

Pardon.

JULIE

As-tu besoin de quelque chose, Héléna ?

(S'adressant à Jane)

Vous avez peut-être des idées un peu prétentieuses sur votre propre importance ?

JANE

Mon importance ? Non je pensais que je pourrais peut-être faire quelque chose pendant que vous nous dites au revoir.

JULIA

Sortir de la pièce ?

JANE

Bien sûr, je peux sortir.

JULIA

Non, restez donc... vous êtes l'invitée.

JANE

Mais vous l'êtes aussi, non ?

JULIA

Ne criez pas ?

JANE

Je pense connaître Héléna aussi bien que vous.

JULIA

Là, je n'ai pas entendu.

JULIA (suite)

Hélène ?

JANE

Oui.

JULIA

Tu as l'intention de rester comme ça toute la matinée ?

(Pause)

Hélène, tu dors ?

JANE

Non, pas du tout... Elle regarde.

JULIA

Qu'est-ce que tu as là ?

JANE

On dirait un dessin.

JULIA

Oui, je le vois bien... Est-ce pour moi ? Le dessin est pour moi ?

(Jane le prend des mains d'Hélène)

Laissez-le !

JANE

Je voulais seulement regarder.

JULIA

Donnez-moi tout de suite ce papier ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

(Arrache le dessin des mains de Jane et le regarde)

Où l'as-tu trouvé ?

HELENA

Maman, je l'ai fait.

JULIA

Tu l'as fait ?

HELENA

Il est pour maman.

JULIA

Il est pour moi ?... Mais j'ai tant de dessins de toi. Mais mon dieu qu'est-ce que c'est que ça ?

JANE

Ne vous effrayez pas.

JULIA

Qu'a-t-elle ? Héléna, tiens-toi assise !

JANE

Ne lui parlez pas sur ce ton.

JULIA

Elle rit.

JANE

Non, elle ne rit pas.

JULIA

Héléna, sois gentille maintenant... Héléna - tu veux que je sorte ? Tu veux que j'attende en bas ?

JANE

Vous avez beaucoup de bagages ?

JULIA

Héléna... Je ne sais pas s'il faut pleurer ou rire - qu'est-ce qui est le mieux ?... Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

JANE

Voulez-vous un peu de café ? Du thé ?

JULIA

Non merci.

JANE

Vous ne voulez pas un tasse de café avant de partir ?

JULIA

Non merci ?

JANE

Vous en êtes sûr?

JULIA

Ca suffit ! Tu entends ! Ca suffit ! J'en ai assez de ton ... obstination ! Lève toi maintenant et aide moi à descendre les valises !

JANE

Je veux vous aider.

JULIA

Non, vous ne le pouvez pas ! C'est elle qui doit le faire ! Qui êtes-vous ? Je suis sa mère ! Je suis sa mère. - Pourquoi êtes-vous ici ! Pourquoi est-ce vous qui m'aidez ? Héléna, dis à cette ... à cette personne qu'elle me laisse tranquille ... Que se passe-t-il ?

JANE

Vous ne le savez pas ?

JULIA

Non, je ne le sais pas.

JANE

Vous ne le savez pas ?

JULIA

Qu'est-ce que je devrais savoir ? A présent je suis tout à fait calme. - Pourquoi ne dis-tu rien ?

JANE

Elle n'a peut-être pas grand chose à dire.

JULIA

(S'approche d'Héléna et la frappe soudainement)

Ne m'oblige pas à agir ainsi.

JANE

Que faites-vous ?

JULIA

(Frappe à nouveau)

Je ne le veux pas.

JANE

(Va vers elles, saisit Julia)

Laissez-la ! Arrêtez de la frapper.

JULIA

Non, c'est bien ce que je dis. C'est bien ce que je dis.

JANE

Vous n'allez pas recommencer.

JULIA

Quoi donc ?

JANE

A la frapper !

JULIA

Je fais ce que je veux avec ma propre fille. Lève-toi, sale gosse ! Lève-toi, je te dis.

JANE

Arrêtez.

JULIA

Bien. Tu n'es plus à l'hôpital à présent.

JANE

Non, elle allait si bien à l'hôpital.

JULIA

Lève-toi ! LEVE-TOI JE TE DIS !

(Essaie de mettre Héléna debout, gémit sous le poids. Héléna émet des sons).

Comment ?

JULIA (suite)

(Sons)

Oui, je t'entends. Que dis-tu ?

(Sons d'Hélène)

Je n'entends pas ce que tu dis. Papa ?

(Sons)

Papa ? Papa ? ... quoi papa ?

(Sons)

Que dit-elle ?

JANE

Je ne sais pas.

JULIA

Il est mort.

JANE

Son père ?

JULIA

Oui.

JANE

Ah. Il y a longtemps ?

HELENA

Papa.

JULIA

Il est mort. Tu le sais très bien. Je vois bien que tu fais du théâtre. Ce ne sont que des extravagances, Hélène. Je ne vois pas ce que je peux y faire. Ton père ...

(Elle commence à bailler)

n'aurait aucune espèce de compréhension. Papa serait aussi furieux que moi. Tu crois que je ne sais pas ce ...

(Baille)

qu'il dirait.

JULIA (suite)

(Baille à nouveau)

Bon, si elle ne fait pas ce que nous lui disons, il faudra le lui apprendre ... Tu ne pourrais pas le laisser en paix ? Faut-il toujours que nous parlions de lui.

(Baille)

Je n'en ai pas du tout envie ...

(Sons d'Hélène)

Très bien. Très bien. Garde ton théâtre pour quelqu'un d'autre. J'en suis lasse. Je suis lasse de ton théâtre ... Tu m'entends ? Je sais parfaitement comment il se termine.

(Sons d'Hélène)

Chère amie, je ne veux pas. Je n'en peux tout simplement plus. Je me réjouis à l'idée d'être seule. Je suis contente de rentrer chez moi. Ton père ...

(Baille largement)

ton père - fi, je ne comprends pas ce que j'ai. Il était las de toi. Tu trouves ça étonnant ? Je ne sais pas pourquoi tu as nourri des sentiments si étranges à l'égard de ton père, mais c'est seulement ...

(Baille)

seulement ... seulement ...

(Baille)

parce que nous nous inquiétons de ce qui allait ...

(Baille très largement)

t'arriver, mais ça fait si longtemps maintenant et nous ne pouvons rien ...

(Baille)

y faire.

(Baille)

Voilà que je baille à nouveau. Je suis furieuse. Je deviens si ...

(Baille)

furieuse quand il faut resasser ça année après année. Mon dieu, c'est contraire à notre dignité humaine de vivre ainsi. Il a été le premier homme que j'aie jamais connu et il m'a dit, laisse moi seulement m'occuper de toi,

JULIA (suite)

toi, ma petite amie, et je ferai de toi mon esclave sexuelle pour le reste de la vie. Quel idiot ! Me dire ça à moi, que ça n'amusait pas du tout.

(Baille à nouveau)

Mais je n'ai jamais oublié ces paroles. J'ai d'abors trouvé qu'il était petit et laid, pas plus grand que l'acteur Max Hansen. Mais il avait du piquant !

(Baille)

Je ne peux rien en dire de mal, rien du tout. Il était très souvent absent et alors j'avais ...

(Baille)

le temps de me consacrer à mes propres intérêts qui étaient ... oui, les relations et la lecture. Nous vivions sans doute ... de manière assez agréable, toi et moi, Hélène. Puis il m'a à nouveau mise enceinte ... ensuite il est mort brusquement. Et me voilà seule avec toutes les coupes.

(Baille)

Qui s'en souvient ? Pas moi ... Un merveilleux escrimeur ... Fleuret. Pourrait-on faire entrer un peu d'air ici ? Je dormirais volontiers.

JANE

Oui, allez vous étendre un peu.

JULIA

Je n'ai pas du tout l'intention de m'étendre. Je vais rentrer chez moi.

HELENA

Maman ...

(Silence)

Maman ...

(Silence)

Maman ...

JULIA

Oui, qu'y a-t-il ?

HELENA

(Comme une petite fille)

Maman, qu'est-ce qu'on attend ?

JULIA

Oui, petite, tu posais toujours cette question. Nous avons tant à faire de toute façon. Nous n'avons pas besoin d'attendre.

HELENA

Maman ... où allons nous ?

JULIA

Nous n'allons nulle part. Maman rentre chez elle.

HELENA

Maman rentrer ?

JULIA

Oui, maman rentrer maintenant.

HELENA

Où est papa ?

JULIA

Que dis-tu ?

HELENA

Est-ce que papa vient maintenant ?

JULIA

(Très agitée)

Non, papa ne vient pas ... Il vaut mieux que tu le saches. Il ne vient pas maintenant. Il vient quand ça lui plaît !

HELENA

Maman ...

JULIA

Non, ne te remets pas à pleurer. Sois gentille, ne pleure pas !

JANE

Si vous alliez un peu dans votre chambre, je pourrais essayer de lui parler ?

JULIA

Hélène - pour la dernière fois ! Dis à cette femme de quitter la pièce !

JULIA (suite)

Helena ! Vous ne comprenez donc pas ? Nous ne voulons pas de vous ici pour l'instant.

HELENA

Maman ...

JULIA

Qu'y a-t-il ?

(Hélène pleure)

Mais je suis là !

(Hélène pleure)

Allez, allez ...

(Tient Hélène contre elle, la caresse légèrement)

Du calme, du calme ... Nous allons t'emmener voir quelqu'un qui pourra t'aider. Ca ira bien à nouveau. Ca va bien maintenant. Tout va bien. Regarde, maman est là ... Mm - là ça va bien. Il faut que je rentre chez moi, vois-tu ... Mais Edvard ... et Elaine s'occuperont de toi ? Je sais qu'ils le feront.

(Avec une pointe d'exaspération)

Veux-tu te calmer un peu maintenant. Ca va bien maintenant. IL faut que je m'en aille. Tu n'es pas légère - Laisse !

HELENA

Maman ...

(Commence à chercher le sein de Julia. Julia n'y comprend rien, puis, choquée, elle se retire violemment).

JULIA

Lâche-moi, Hélène ! Non, je te dis ! Lâche-moi !

HELENA

Maman ...

JULIA

Non, non, non, non, non -

HELENA

Maman, je t'aime.

JULIA

Non, non, non, ça va comme ça.

HELENA

Je t'aime.

JULIA

Laisse-moi tranquille !

HELENA

Maman, je tiens à toi.

(La retient)

Tu es la plus gentilles de toutes.

(Retient Julia)

JULIA

Comment oses-tu ! Qu'est-ce que tu fais ! Tu fais du théâtre ! Attention au collier ! Lâche le collier, Héléna !

(Commence à geindre, tire sur le collier)

Ne restez pas là à fumer ! Aidez-moi !

(Héléna arrache le collier. Frappe Julia. Lui fait certainement mal. Julia essaie de se lever, s'écroule par terre, crie de manière hystérique. Héléna ne veut pas la lâcher, rit, trouve le jeu passionnant. Julia la repousse violemment. Héléna tombe et commence à pleurer. Julia arrive à se lever, s'écarte. Héléna essaie de se lever, avance à quatre pattes, ou marche, pour suivre Julia. Julia court pour lui échapper, frappe pour se libérer, mais Héléna ne sent rien, la suit muette, cogne contre les murs. Julia sort en courant de la pièce. Héléna la suit, puis Jane. La pièce est vide).

JULIA

(Revient)

Ne restez pas là à fumer ! Attrapez-la !

(Court)

(Hélène et Jane entrent. Julia lance des objets contre Hélène).

Retenez-la !

JANE

Qu'est-ce que je dois faire ?

JULIA

Ne la laissez pas venir ici ! Attachez-la !

JANE

On ne peut tout de même pas faire ça ?

(Lance un livre qui manque Hélène. Hélène commence à pleurer).

Donnez-lui quelque chose, son nounours, ou n'importe quoi. Oh, mon dieu, le bébé ... Que devindra-t-elle ?

JANE

Elle est dehors avec Edvard.

JULIA

Alors j'appelle la police.

JANE

La police ?

HELENA

Maman, venir.

JULIA

Non, je suis fatiguée et vieille. Je suis fatiguée et malade. Je suis fatiguée et vieille.

(Jane est près d'Hélène, la tient par les épaules, la conduit à travers la pièce tout en lui chuchotant des paroles apaisantes et en l'embrassant. La mène jusqu'au canapé).

JANE

Viens t'asseoir maintenant, viens t'asseoir, n'aie pas peur. As-tu soif ?

(Essaie de lui faire boire la tasse de café, mais Héléna recrache).

Tu ne veux pas un peu ...

(Héléna tâte pour trouver le sein de Jane).

Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu veux ?

(Héléna fait entendre des bruits. Jane relève son pull, essaie de dégrafer son soutien-gorge dans le dos.

C'est un modèle idiot.

JULIA

Mais qu'est-ce que vous faites ? ... Arrêtez !

JANE

(Libère son sein)

Voilà, Héléna.

JULIA

Rentrez ça, je vous dis. C'est grotesque.

(Héléna attrape le sein, commence à têter).

JANE

Allez, Héléna.

JULIA

(Tout bas)

Arrêtez.

JANE

(Caresse Héléna gravement et longtemps, puis d'une voix plus basse).

Voudriez-vous aller dans la cuisinie et chauffer un peu de lait.

JULIA

Un peu de lait ?

JANE

Quelque chose de chaud.

JULIA

Non.

JANE

(Calmelement)

Faites ce que je vous dis.

JULIA

Non, je ne le ferai pas. Je ne le ferai pas. Vous ne me le ferez pas faire.

JANE

Allez-y maintenant.

JULIA

Mais c'est de la pure folie.

JANE

Oui, allez-y. Faites ce que je vous dis.

(Julia sort)

Allez, Héléna ... Allez ... Allez .. Tsst. Maman vient avec encore du lolo. Elle va s'en doute s'endormir.

JULIA

Il faut que je m'en aille. Je n'ai pas le temps de rester.

JANE

Tsst, tsst - bien sûr.

JULIA

(En baissant la voix).

Je ne peux pas l'aider.

JANE

Non, je sais. Il lui faut de l'aide. On va venir ?

JULIA

Oui, exactement.

JANE

Un médecin ?

JULIA

Non, une ambulance.

JANE

Alors je l'accompagne.

JULIA

Je vais aller chercher ses papiers et quelques vêtements et ...

(Sort)

JANE

(Tient Hélène dans ses bras comme si elle était son petit enfant).

Veux-tu que je te dise un poème ? De Pär Lagerkvist, peut-être :
Plus beau que tout est le crépuscule
Tout l'amour que porte le ciel ...

(Edvard et Elaine entrent)

EDVARD

Julia ! Où êtes-vous ? Elle ne répond plus. Il n'y a personne.

(Ecoute, entre et regarde)

Elles ne semblent pas être là. Non, elles semblent sorties. Hello, êtes-vous là ?
- Elles doivent être sorties. - Non, elles ont dû sortir. - Elles n'ont pas dû rentrer encore. - Elles viennent peut-être de sortir.

(S'assoit sur la chaise).

Où donc ? - Dehors ... Je me suis assis ? Oui, effectivement ...

(Se lève, va coucher l'enfant. Ils restent debout à se regarder. Retirent les manteaux).

Je voudrais te parler.

ELAINE

A propos de quoi ?

EDVARD

J'ai l'intention d'improviser.

ELAINE

Vas-y.

(Ils se regardent longuement.
Edvard fait un pas, s'approche et
l'embrasse. Elaine rend le
baiser. Edvard lui caresse la vi-
sage en le cachant complètement).

Quand est-ce que ça a commencé ?

EDVARD

Tôt ... Ah bon, avec toi ... Il y a deux jours. J'ai fait le tour du pâté de
maisons en bas de chez toi un certain nombre de fois.

ELAINE

A quelle heure ?

EDVARD

Vers quatre heures. Neuf tours.

ELAINE

Au même moment je tournais dans ma chambre et j'ai dit soudain Edvard, Edvard,
Edvard, Edvard.

EDVARD

C'est vrai ? A quelle heure ?

ELAINE

Vers quatre heures. Tour sur tour. Edvard Edvard Edvard Edvard Edvard Edvard.

EDVARD

Qu'avais-tu fait de Paolo ?

EDVARD

Il faisait la cuisine.

EDVARD

Qu'est-ce que vous avez mangé ? J'aurais pu monter et manger avec vous. Je suis rentré. Qu'est-ce que tu fais là ?

ELAINE

J'embrasse tes chaussures. Pardon.

(Pause)

J'ai tant de tendresse pour toi. Des larmes. Nous parlons trop.

EDVARD

Toi et moi ?

ELAINE

Paolo et moi. Nous n'avancions pas nous n'avons pas avancé depuis trois ans. Nous ne faisons que nous battre pour savoir qui est le plus fort. Il veut gagner, il veut être meilleur que moi - à cause d'une sorte d'amour pour moi - pour ce que ça peut lui apporter comme joie ... D'un autre côté, j'ai de plus en plus de respect pour lui ... pour Paolo.

EDVARD

(Sans comprendre)

Oui, bien entendu. Ne pourrais-tu pas me sécher les cheveux ?

ELAINE

(Absorbée par le sujet)

Si. Il est toujours là. Il répond toujours présent. Il fait la cuisine, arrange la radio, me conduit à mes cours. Il sauve la vie à Hélène. Ce n'est pas de l'amour que j'ai pour lui. Il ne me quitte jamais. J'aime notre manière de parler.

EDVARD

Toi et moi ?

ELAINE

En sautant du cop à l'âne.

EDVARD

Oui, moi aussi. D'une certaine manière nous arrivons quand-même à l'essentiel.

ELAINE

Qui est quoi ?

EDVARD

Que tu dois me sécher les cheveux.

(Elaine caresse ses cheveux et son front pendant un long moment lui mord doucement les oreilles).

ELAINE

Oh, tes oreilles ...

EDVARD

Non, arrête ...

ELAINE

Tu entends ce que je te dis ? Tu comprends ce que je te dis ?

EDVARD

(Pause)

Oui, je comprends.

(Pause)

Oui, tu dis que tu sais que j'ai honte de mes oreilles parce qu'elles sont trop grandes ... mais que je n'ai pas besoin d'avoir honte devant toi puisque tu m'aimes.

ELAINE

Mais il n'y a pas que ça.

EDVARD

Non.

ELAINE

Mon adoré ... Je les aime. Je me masturbe beaucoup.

EDVARD

Oui, moi aussi. Ai ! Tous les soirs.

ELAINE

Pourquoi ça ?

EDVARD

Qu'est-ce que tu crois ?

ELAINE

Quel gaspillage. Ne bouge pas ... La sécurité ?

EDVARD

Non, pas du tout ... Pour me déviriliser, pour échapper à tous ces horribles fantasmes, pour ne pas être dangereux ... Devine.

ELAINE

Je le fais parce que c'est bon.

EDVARD

Ah.

ELAINE

Et de préférence là où il y a un risque d'être découverte ... Parfait. Non ... Julia rentre chez elle. Et Hélène va recommencer ses exercices.

EDVARD

Et toi tu retournes chez Paolo, c'est ça que tu veux dire ? Mais il me reste la toute petite Julia.

ELAINE

Tu es né en trente-sept, n'est-ce pas ? Je voudrais faire tant de choses avec toi ... En auras-tu la force ? Si tout se passe bien.

EDVARD

Je l'espère. Elle a dû aller faire des courses.

ELAINE

Nous allons beaucoup voyager. J'aimerais bien aller au Caire avec toi.

EDVARD

Volontiers. Quand ça ?

ELAINE

En janvier. A la tombée du jour nous irons voir les pyramides.

EDVARD

Qu'est-ce que nous y ferons ?

ELAINE

Nous écouterons les pédés qui font l'amour.

EDVARD

Qu'en dirait Paolo ?

ELAINE

J'ai l'impression qu'en ce moment ça peut se faire. Et Héléna ?

EDVARD

Je ne sais pas. C'est un fait, je ne sais pas ... Peu importe ce que je fais ... quelle que soit la force de mon amour - tu sais de toute façon, ce n'est pas l'amour total.

ELAINE

Ca ne l'est jamais.

EDVARD

Non, ce n'est pas ... l'amour total ... Quel grand mot ... Je ne peux pas le lui donner ... De toute façon, je ne peux pas le lui donner ... Qui le pourrait ?

ELAINE

J'en ai tellement assez ...

EDVARD

Tu en as tellement assez - et de quoi crois-tu que j'en ai assez ?

ELAINE

Des symptômes.

EDVARD

Exact ... Comme c'est agréable avec toi ... Nous nous amusons quand nous sommes ensemble.

ELAINE

Mais tu ne veux pas t'amuser ?

EDVARD

Non ... ce n'est pas de manière agréable, chaude et irréaliste avec toi que je dois vivre, mais de façon horrible et réelle avec elle ? As-tu remarqué que c'est souvent après des succès qu'elle craque ?

(Va vers la glace et s'observe longuement).

On devient souvent déprimé lorsqu'on a eu un grand succès, un succès grand et mérité ... Une attention intense durant quelques jours d'activité débordante, de critiques fantastiques, d'interviews et de toute puissance -

EDVARD (suite)

et puis, brusquement on est tout bonnement laissé seul, abandonné sur le canapé - on ne comprend rien à ce qui s'est passé, on se sent complètement délaissé, on commence à boire ou on meurt et on chuchote - mais moi alors, mais moi ? ... Ne va t-on pas parler de moi ? ... Suis-je déjà mort, était-ce un enterrement ? ... Ce n'est pas ça qu'on veut, pas cet amour là ... mais l'amour total - l'amour total - Elaine

ELAINE

Je te le donnerai.

EDVARD

J'aime l'expression. Ça dépend comment c'est dit. Surtout si pendant longtemps on a vécu en s'imaginant qu'on était fini, comme artiste ... et qu'ensuite, brusquement, on travaille comme un damné à nouveau, de manière incompréhensible, contre toute raison.

(Pause)

Puis ça tarit à nouveau.

(Pause)

Mais non ... ça ne meurt jamais, vingt années me l'ont appris - ça ne meurt jamais - ça reste là quelque part. Et s'il y va de la vie - et c'est le moins qu'on puisse exiger, que la vie soit en jeu, sinon ce n'est que foutaise - alors ça vient, alors tu travailles à nouveau.

ELAINE

Depuis combien de temps as-tu arrêté de travailler ?

EDVARD

Quatre ans. Tu as mis l'eau ?

ELAINE

C'est long.

EDVARD

Ça dépend de l'ordre de grandeur - des gosses qui vont venir, je veux dire. Tu as mis l'eau ? On va le boire ... ou aller dans le noir s'embrasser ?

ELAINE

(Regarde la pièce qu'il a indiquée).

Je ne sais pas ... Est-ce qu'on ose ? Moi qui suis si timide.

EDVARD

Je le suis aussi. C'est pour ça que j'ai proposé le noir.

ELAINE

Je ne veux pas que ce soit si simple.

(Se lève. Sort de la pièce).

EDVARD

Où vas-tu ... Tu t'en vas ?

ELAINE

Non.

EDVARD

(Se lève)

Pas bien ?

ELAINE

Non, ne dis rien.

EDVARD

(Il pousse un cri de détresse)

Mon amour ... aooooooooo

ELAINE

Oui, c'est ça.

EDVARD

Il est mort il y a deux ans - Mais il en est de lui comme des étoiles. La lumière dure toujours. Il est mort comme une étoile, mais la lumière dure toujours. La mort d'une étoile peut être très belle. Elle dure peut-être toute la vie de l'étoile. L'étoile se désagrège peut-être toute la vie. Mais elle est morte. Elle est morte. Avec une dernière émotion. L'étoile ne sait peut-être pas qu'elle est morte. Mais je sais que mon amour est brisé, bien que je ne le sente pas encore. Je ne veux plus qu'il vive. Est-ce suffisant ? ... Tu comprends ?

ELAINE

(Soudain)

Mais je n'ai pas de diaphragme.

EDVARD

Pourquoi ne pas emprunter celui d'Hélène. Il est dans le placard de la salle de bain.

ELAINE

Je l'emprunte ?

EDVARD

Oui, tu l'emprunes. C'est pressé, pressé, pressé.

ELAINE

Tu entends ce que je te dis? Je t'aime.

(Sort)

EDVARD

Et ensuite tu pourras rentrer à vélo chez Paolo.

(Sourit)

Et nous allons avoir un automne extraordinaire ... Paolo et moi irons au café boire ensemble et il me demandera quand je me lèverai de table : Où vas-tu ? Tu vas pisser ? Et alors je répondrai que je vais simplement téléphoner - à Hélène, demandera-t-il ... Non, pas à Hélène, je répondrai en riant ... Une autre putain, demandera Paolo. - Et lui aussi rira. Et ensuite j'irai te téléphoner à toi Elaine ... Et tu demanderas : Où es-tu ? ... Au café, je dirai. Ah bon, avec qui ? ... Avec Paolo, je dirai ... Alors tu te moucheras, comme tu as l'habitude de le faire quand quelque chose se prépare et tu demanderas ... Ah bon, que faites-vous ? ... Nous ne faisons que boire ... Vous allez y rester longtemps ... Je ne crois pas, je dirai. Je ne crois pas ... Veux-tu que je vienne ? Non, je crois que Paolo a l'intention de rentrer ... Mais alors je peux venir, diras-tu ... Non, je dirai, il vaut beaucoup mieux que je l'accompagne chez lui. Ça me semble beaucoup mieux ... Ça m'amuse tellement quand tu fais semblant d'être étonnée lorsque nous arrivons ensemble ... Tu ne trouves pas ? ... Tu comprends, je te veux, je veux t'avoir, tu es la chose la plus délicieuse qui me soit jamais arrivée ... et Paolo aussi ...

ELAINE

(Entre)

Non, je ne peux pas l'utiliser.

EDVARD

De la musique ?

(Met de la musique, danse et tourne, seul).

Voilà ce que j'aime.

ELAINE

Tu as mauvais goût.

EDVARD

Ca n'a pas d'importance si c'est mauvais, si je l'aime c'est bien. Viens, dansons. Je n'ai jamais dansé avec ta soeur. Elle est trop calée. Elle ne peut pas danser avec moi.

(Ils dansent)

J'ai fait un rêve cette nuit...Hélène et moi nous nous trouvions dans une sorte de vaste grange à la campagne ... pour une fête ou une conférence... Nous y étions assis, quelque part au milieu - il y avait une estrade noire tout devant ...

Soudain Hélène était assise loin devant au premier rang et elle était en train de flirter avec un ou plusieurs garçons d'un groupe de motards ... - non, des punks !... Puis elle s'est levée pour raconter ... tu sais comment elle peut être, tout à fait différente, avec une attitude affreusement arrogante, sûre d'elle, folle, merde ce qu'elle peut être vulgaire... pour raconter à tout le monde combien elle m'aimait peu moi, qui étais assis là bas, et tout ce foutu public s'est retourné pour me regarder et j'ai été horriblement gêné. Ensuite elle a embrassé l'un des types affreux en plein sur la bouche puis elle est partie avec eux dans une attitude dégoûtante, ils avaient sans doute l'intention de s'en aller quelque part pour baiser, c'était évident, d'ailleurs elle l'a dit ... et je suis resté seul et je suis sorti dans la lumière et il y avait plein de monde qui circulait là, dans la cour... qui se promenait avec des assiettes en papier remplies de salade de choux blancs et de tranches d'agneau avec des tartines de pain maison dont le beurre qui fondait dégoulinait sur les doigts et les chaussures, la plupart d'entre eux s'étaient agglutinés autour d'une longue table branlante en bois, qu'on avait recouverte de nappes blanches et ils parlaient tous avec moi et ils avaient pitié de moi - ils portaient sur leur visage des expressions qu'il aurait fallu essuyer avec une serpillère... tous des étrangers et pourtant je les connaissais bien... et soudain arrive alors sur la route une petite ambulance blanche - la moitié d'une ambulance, la partie arrière avait disparu - elle continuait droit vers la barrière ou la clôture qui entourait cet enclos tout pierreux parsemé d'aiguilles de pin et de crottes, et faisait brusquement un bond de quelques mètres pour passer par dessus - les crottes étaient celles des agneaux que nous étions en train de manger, ils avaient chié là quelques jours avant - mais je ne faisais que secouer la tête et dire, je ne viendrai pas, et alors ils sont retournés et ont mis l'ambulance en route et elle a fait un bond abrupt en arrière par-dessus la clôture et a disparu et ensuite tout est devenu noir, complètement noir et je me souviens que j'étais installé à l'arrière d'un taxi de campagne, je rentrais et je voyais des papillons de nuit et d'autres petites bestioles s'écraser contre le pare-brise et les phares, et j'avais dans les poches plein d'argent que des gens avaient gentiment collecté pour que je puisse me payer le taxi et une assiette en papier remplie de viande d'agneau grillée froide, et j'étais là en train de m'en mettre plein la bouche avec de la graisse partout et j'essayais de ramasser les pièces qui tombaient tout le temps sur le siège et je pensais qu'à la maison j'avais un livre que j'aimais beaucoup et que j'allais me coucher pour le lire en rentrant et je savais que jamais plus je ne serais avec Hélène, que c'était une sorte de maladie mentale de l'aimer et qu'à présent c'était fini, à présent c'était enfin, comme par un tour de magie, terminé et fini, maintenant j'avais été... si humilié que je... maintenant c'était véritablement fini entre nous... et pas seulement pour le moment, mais pour toujours...

ELAINE

Nous sommes très différentes, Héléna et moi.

EDVARD

Non, vous ne l'êtes pas.

ELAINE

Non ? Nous ne le sommes pas ?

EDVARD

Si, bien sûr, vous l'êtes. J'ai simplement eu l'impression que tu disais le contraire.

ELAINE

Je suis très mignonne et ... oui, agréable... Mais c'est Héléna qui a de la personnalité.

EDVARD

Je ne l'apprécie pas. Je ne l'ai jamais appréciée. Et je suis en possession de toutes les données. Mieux vaut commencer à vivre avec. Viens, ne parlons plus d'elle. Viens.

(Humecte ses mains)

ELAINE

Tu n'es pas obligé de faire ça.

EDVARD

Je ne peux pas m'en empêcher.

ELAINE

L'eau te monte à la bouche ?

EDVARD

Oui... et toi ?

ELAINE

Je ne sais pas. Je n'y vois plus. Tu m'as brûlée. Je suis en train de devenir aveugle. Que voit-on si on est aveugle ? Comment est-ce d'aimer quand on ne peut plus voir - avec toi c'est peut être comme de presque voir. Comment est-ce que ce sera quand tout sera noir, quand le noir sera tout autour de vous ?

(Elle a levé le visage vers quelques gouttes de pluie qui commencent à tomber dans la pièce et elle ferme les yeux)

ELAINE (suite)

Crois-tu que je serai aussi belle que la jeune fille de la Symphonie Pastorale ? La littérature pour aveugles est-elle à jour ? crois-tu qu'il y a des oeuvres sur Nono et Stockhausen ? Mes impressions de Picasso changeront-elles ? Que vais-je faire de toutes mes photos de Marlon Brando et d'Anna Magnani ? Ton visage sera-t-il sous mes doigts comme un texte dont jamais je ne me lasserai complètement. Combien coûte un chien pour aveugle ? Serai-je heureuse ? Riras-tu de moi pendant que je cherche et tâtonne dans le noir ? En auras-tu d'autres, plus jeunes et plus fraîches ? Voilà les questions que je me pose. Me laisseras-tu alors ? Dans le noir ?

EDVARD

Que veux-tu ?

ELAINE

Que tu restes près de moi ... Le feras-tu ?

EDVARD

Peut-être.

ELAINE

C'est vrai... Je crois que je suis en train de devenir aveugle. J'ai crié ce matin en me réveillant. Je ne voyais rien. Ensuite j'ai vu une étrangère dans la pièce de séjour... C'est peut-être ton savon ?

(Pause)

Trouves-tu du charme à une fille qui devient aveugle ?

EDVARD

Oui, pas mal même.

ELAINE

Et qui devient de plus en plus pâle et floue et qui ne peut plus se maquiller mais dessine des contours avec le bâton de rouge complètement à l'extérieur des lèvres et qui ne sait plus comment elle s'habille.

EDVARD

Je t'habillerai.

ELAINE

Tu m'habilleras et je chanterai pour toi dans le noir. Je chante pour toi. Je chante pour toi dans le lit et tu es allongé à mes côtés et tu me tiens la main quand j'ai peur.

(Chante "I've got no kick from champagne".
Une pluie douce et tiède tombe dans la pièce, sur les livres par terre, sur The Proust Screemplay de Pinter, sur le disque de Don Giovanni etc.)

Couche-toi sur moi.

(Edvard se couche sur elle.)

Oh, tu es si lourd... Tu es si lourd... C'est si bon.

(Elle geint.)

EDVARD

Tu n'as rendu si heureux.

ELAINE

Pardonne-moi. Tu me pardonnes ?

(Pause)

EDVARD

Non ce n'est pas possible.

ELAINE

Je pars pour Rome demain.

(Les plombs et les prises explosent en de petits courts-circuits)